Recherches archéologiques en Gaule en 1951 (suite)

Raymond Lantier

► To cite this version:

Raymond Lantier. Recherches archéologiques en Gaule en 1951 (suite). Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1953, 11 (2), pp.327-362. 10.3406/galia.1953.1354 . hal-01921083

HAL Id: hal-01921083

<https://hal.science/hal-01921083>

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

CHRONIQUE DES PUBLICATIONS

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN GAULE EN 1951 (*SUITE*)*

(PÉRIODE HISTORIQUE)

V

ÈPOQUE GALLO-ROMAINE

1. *La Conquête. Travaux militaires.* — Le bimillénaire d'Alésia a suscité de nouvelles recherches portant sur les campagnes césariennes. J. Toutain¹ reprend l'examen de la bataille du Mont Rhéa, s'appuyant sur le texte des *Commentaires* et les découvertes archéologiques pour réfuter, une fois de plus, l'affirmation selon laquelle Alésia ne serait pas l'*oppidum* du siège. La bataille de cavalerie, antérieure à la retraite dans Alésia, serait à situer² sur les rives de l'Armançon. Quant aux chiffres proposés par César pour l'armée de secours, ils seraient fortement exagérés. Si l'on admet que le nom des Séquanes a pu être engendré par celui de la Seine et que leur territoire se serait étendu en Franche-Comté, encore au temps de la Guerre des Gaules, sur la rive droite de la Saône, peut-être jusqu'aux sources de la Seine, on disposerait

d'un nouvel argument en faveur de l'identification Alise = Alésia, puisque César localise le combat de cavalerie à la fois au voisinage de la frontière des Séquanes et près d'Alésia. Il y a bien peu de renseignements à retirer d'une note sur les travaux de César devant Alise³. A propos de la bataille de Gergovie, P.-F. Fournier⁴ s'inscrit en faux contre le parti pris par César de minimiser son intention d'offensive contre la forteresse, qui n'aurait été qu'un simple coup de boutoir contre les premières défenses gauloises pour en éprouver la résistance. Au vrai, César voulait prendre la place, sans quoi son armée n'aurait pas été dotée d'un matériel d'assaut aussi puissant.

On ne s'étonnera pas que ce bimillénaire ait fourni l'occasion, vaine d'ailleurs, de rompre de nouvelles lances pour ou contre les fastidieux problèmes, déjà résolus, de la localisation de tel ou tel site célèbre de la guerre des Gaules. Si cela était encore nécessaire, des arguments toponymiques⁵ sont jetés dans la bataille

(*) V. *Gallia*, XI, 1, 1953, p. 174 sq.

(1) J. TOUTAIN, *XX^e congrès assoc. bourguignonne. soc. sav. Semur-en-Auxois*, 1949, p. 51-57.

(2) Cl. LELEU, *ibid.*, p. 27-36; Abbé JOVIGNOT, *Bull. soc. sc. Semur*, 1951, n° 3.

(3) R.-P. NOCHE, *XX^e congrès assoc. bourg. soc. sav. Semur*, 1949, p. 27-36.

(4) P.-F. FOURNIER, *Bull. soc. hist. et scientif. Auvergne*, LXXI, 1951, p. 67-68.

(5) P. LEBEL, *XX^e congrès assoc. bourg. soc. sav. Semur*, 1949, p. 29-36.

qui met aux prises Bourguignons et Francs-Comtois. Toponymie et phonétique prouvent qu'Alaise ne peut être Alésia : *Alesia* serait la forme lingonne, *Alisia* la forme mandubienne. Le nom d'Alésia aurait été répandu, dans le monde antique, par les *Commentaires*, mais la forme locale *Alisia* se serait conservée jusqu'à nos jours. A l'histoire des fouilles d'Alise - Sainte - Reine, il faut ajouter de nouvelles contributions : la découverte de lettres inédites de Stoffel, qui dirigea les recherches de 1861 à 1865, et d'un plan partiel des travaux à la date du 1^{er} septembre 1862⁶. Aucune précision n'est, par contre, apportée par un article sur les circonstances de la découverte, dans les travaux de circonvallation, du fameux vase d'argent⁷. G. Grémaud a réuni d'anciennes gravures représentant le site d'Alésia⁸.

Malgré les découvertes récentes faites à l'Imperial de Luzech, dans les secteurs Ouest et Nord de l'oppidum, du côté de la Combe des Chênes⁹, d'un temple à double enceinte du genre *fanum*, contemporain du 1^{er} siècle de notre ère, d'un bâtiment rectangulaire, de soubassements carrés et de céramiques hallstattiennes, campaniennes et gallo-romaines du début de l'Empire, l'identification du site avec *Uxellodunum* n'emporte pas un acquiescement unanime. Pour certains l'emplacement de la ville gauloise est à rechercher à Capdenac, où se trouve la « vraie fontaine » de tous les points conformes au récit d'Hirtius et dont le voisinage avec l'Auvergne permit à Lucterius d'échapper au combat devant la forteresse¹⁰. Il eût été étonnant que, dans cette vaine que-

relle, le nom de Murcens n'ait pas été, lui aussi, proposé¹¹.

La guerre des Helvètes fait entrer Lyon dans l'histoire¹² : César établit son premier camp à Fourvière, sur le plateau de la Sarra, bien desservi par le chemin qui le traversait, avec la possibilité d'utiliser le port de Choulans pour l'acheminement du ravitaillement venu de Provence. Après le départ de César, le camp de Fourvière n'aurait pas été abandonné, et ses vétérans furent pourvus de terres. Avec les réfugiés de Vienne, les légionnaires césariens furent les premiers occupants du Lyon romain. La démonstration est ingénieuse, mais ne sort pas du domaine de l'hypothèse : interprétation des textes historiques et de l'inscription de la rotonde de l'Antiquaille à Fourvière fixant les limites territoriales d'un collège des Lares, établi dans une *domus Juliana*, qui ne serait autre que la demeure de César lors de son séjour au camp et pendant lequel le proconsul aurait eu l'intuition des possibilités offertes par le site de Lyon. C'est ainsi que s'expliquerait son choix de Lucius Munatius Plancus pour le gouvernement, en 43, de la Gaule Chevelue. Plancus serait l'homme qui aurait assuré les projets de César sur Lyon. L'assassinat du dictateur ruine ses projets; Plancus mène campagne contre les Rhètes de la Suisse Orientale, victorieux il regagne la Gaule et ce serait au camp de *Lugdunum* qu'il fixe sa résidence. A cette occasion fut émise la monnaie de bronze à la légende *Copia Felix Munatia*, antérieure à la fondation de la colonie. Il faudrait donc dater cette pièce du second semestre de 44 ou du premier de 45, et admettre que Plancus, dès ce temps, avait établi une ville sur l'emplacement du camp césarien, et c'est là, à *Copia*

(6) Abbé JOVIGNOT, *ibid.*, p. 80.

(7) A. COLLET, *ibid.*, p. 59-65.

(8) G. GRÉMAUD, *ibid.*, p. 37-40.

(9) M. LABROUSSE, *Bull. soc. d'ét. Lot*, 1951, p. 54.

(10) L. CORN, *ibid.*, p. 23-26.

(11) *Le Parisien libéré*, 25 déc. 1950.

(12) A. AUDIN, *César et Plancus à Lyon*, Lyon, 1951.

Felix Munatia, qu'il aurait résidé jusqu'aux événements de 43 et échangé ses lettres avec Cicéron. L'histoire de la fondation de la colonie lyonnaise serait ainsi intimement liée à celle des triumvirs, Antoine, Octave et Lépide. Le 7 mars de l'année 43, Plancus donnait une réalité au projet de César.

La colonie se présente sous la forme d'un vaste triangle rectangle, dominant au Nord la Saône au-dessus du défilé de Pierre-Scize, de l'éperon de Loyasse jusqu'à celui descendant de Fourvière sur Saint-Paul (long. 11.000m), couronnant à l'Est le versant du confluent depuis l'échine de Saint-Paul jusqu'à Saint-Just, passant au-dessus de Fourvière par le versant de l'Antiquaille (17.050m). La face Sud-Ouest longeait le rebord du plateau, utilisant le profond fossé du ravin de Choulans, ceux du Pré et de la Gorge du Loup.

C'est encore une garnison militaire qui est aux origines de Toulouse gallo-romaine¹³. Vers 120 av. J.-C., après la guerre des Cimbres, le consul Cépion construisit un *castellum*, dont les traces apparaissent peut-être sur l'emplacement de quatre petites rues en cul-de-sac formant une sorte de village dans un coin de Toulouse, avec deux seules issues, l'une sur la rue de la Fonderie, l'ancien chemin du gué, l'autre débouchant, en sens opposé, sur la Garonne.

2. *Les villes gallo-romaines.* — A Toulouse¹⁴, la cité paraît s'être développée par la concrétion et la progression d'éléments disséminés sur la rive gauche de la Garonne : le quartier d'Antipolis, en bordure de la première terrasse, principalement vers le confluent du Touch, et entre les quartiers de Saint-Michel et de

Saint-Étienne, site du forum et de la ville marchande. Ces deux centres, près des nœuds routiers et du gué sur le fleuve, tendront à se grouper; celui de la rive droite, le plus développé, absorbe la population de l'*emporium*, l'autre à Antipolis(?), en aval sur l'autre berge, ne sera guère qu'un satellite. Avec le III^e s., la ville reçoit un nouvel apport de population et il est à remarquer que les invasions sont loin d'avoir été une cause de ruine pour Toulouse, enfermée dans son rempart. La convergence systématique de toutes les voies urbaines vers les issues de la cité montre l'attraction encore exercée par la banlieue après la construction des murailles, car l'agglomération est loin de se limiter à la ville close, elle comprend aussi les villas de la plaine et les *vici* alignés sur les terrasses de la vallée. Tout cela explique l'importance de l'enceinte (2.900 m. en demi-cercle), ouverte sur la Garonne, circonscrivant une étendue de 80 hectares, flanquant à l'Ouest le quadrilatère du *castellum*, hérissé de 60 tours. Toulouse sera la capitale des rois goths. La conquête franque amènera sa déchéance.

Les origines de Narbonne¹⁵ se rattachent aussi à l'existence d'un oppidum : Nerënen, où l'on battait monnaie, situé au voisinage de l'emplacement où s'élèvera la colonie romaine, peut-être à Montlaurès où ce numéraire ne manque pas. Un même fait se reproduira lors de la fondation d'*Augustodunum* qui, cent ans plus tard, remplacera Bibracte. Par la fondation de Narbonne, Rome a cherché à protéger la route de Tarraconnaise qui ne pouvait rester sous la menace de groupes ayant des affinités avec les populations espagnoles, ou les roitelets celtiques de loyauté douteuse. Nécessité de créer un centre de communications, un nœud routier; or le site de Narbonne ré-

(13) M. BROËNS, *Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, XIV, 2^e part., 1951, p. 287-314.

(15) A. BLANCHET, *C.R.A.I.*, 1951, p. 165.

pond à ces conditions sur le passage de très anciens chemins reliant les pays des Tolosates aux rivages de la Méditerranée à travers la vallée de l'Aude.

Il en est de même de Paris, dont la genèse et l'avenir dépendent d'un carrefour¹⁶. Une ligne de seuils presque imperceptibles relie, à travers l'Île-de-France, le Cambrésis à la Beauce et au Poitou, en un point où l'île de la Cité et la Montagne Sainte-Geneviève offrent les conditions les plus sûres pour la traversée du vaste marécage s'étendant sur l'emplacement des Grands Boulevards et du Quartier Latin. Trois routes maîtresses¹⁷ y passent, unissant les Pyrénées au Rhin, les Alpes à la Manche, les Vosges à l'Atlantique. Ces traits de structure géologique ont fixé les directions générales de ce grand passage¹⁸, et c'est encore à eux que la ville doit son support compact, le calcaire marin de Paris, plateau en forme de socle, où l'érosion fluviale a sculpté dans sa masse la Montagne Sainte-Geneviève et la butte de Chaillot. Ils lui apportent aussi le gypse de la butte Montmartre et les sables de ses forêts lui fournissant ses matériaux de construction. De la plaine picarde à la plaine beauceronne l'itinéraire le plus facile pour franchir la Seine est le passage descendant par le col de la Chapelle et la montée de Sainte-Geneviève, la route de Saint-Martin et de Saint-Jacques. Aux origines de Lutèce, il y a les ponts, et si le site est submersible la protection des deux bras du fleuve lui permet le contrôle des grands chemins. Aux temps romains, le développement de

la ville sur la rive gauche est en rapport avec le terminus de la route de Rome. Aux temps troublés, la vie se concentre de nouveau dans la Cité.

Le passé de Strasbourg n'est pas moins ancien¹⁹. Sous la couche de tourbe à tessons celtiques, des graviers recouvrant un lit de bois provenant des caillebotis de l'âge du Bronze (rue du Sanglier) correspondent à une occupation du site par les Protocelles; inondé et submergé par de fortes crues du Rhin, il fut déserté environ 1100 avant l'ère, puis converti en marais pendant le Hallstattien. Ce ne fut que plus tard, à la faveur de l'assèchement du climat, que les Celtes de La Tène s'installèrent à Strasbourg. Les découvertes récentes, — dégagement à l'angle de la rue des Juifs et de la rue du Dôme, d'une partie du prétoire légionnaire, fouilles à l'intérieur de l'angle Est du camp, sous la ruelle actuelle de Saint-Médard, photographies et observations aériennes ayant révélé la présence d'un camp contemporain de la conquête des Champs Décumates au Sud de la Meinau, — ont apporté des documents nouveaux à l'histoire de Strasbourg, dont le camp et l'agglomération furent détruits en 70 et en 97 ap. J.-C. Une période de paix, de 120 à l'époque des Sévères, est marquée par l'abandon du Camp envahi alors par la population. Au cours des mutineries consécutives à la mort d'Alexandre-Sévère, les Alamans ravagent la cité. Maximien rétablit le camp, et le règne de Constantin est marqué par des remaniements et transformations. Nouvelle destruction de la ville par les Alamans et reconstruction sous Valentinien. Au v^e siècle, l'Alsace est envahie et aucun vestige mérovingien n'apparaît dans l'enceinte. La ville sera réoccupée lors de la renaissance carolingienne. Aux temps ro-

(16) A. VARAGNAC, *Inst. internat. d'archéocivil*. Extrait: *L'âge nouveau*, 4 p., 1 carte du carrefour de Lutèce à l'époque gallo-romaine.

(17) M. ROBLIN, *Histoire locale*, III, 1951, n° 5-8, p. 23.

(18) R. DION, *La Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janv. 1951, p. 4-30.

(19) J.-J. HATT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 121 sq.; *Gallia*, VII, 2, 1949, p. 161-189.

main, l'agglomération comprend deux villes distinctes : l'ancienne cité gauloise, incluse dans le camp militaire, *Argentorate*, la ville forte et les *canabae* avec le *vicus* de Koenigshofen, la ville routière, le long de la grand'route, *strataburgus*, où s'installeront les Germains dont on connaît l'horreur pour les sites entourés de remparts.

Une esquisse de l'évolution urbaine d'Autun, depuis sa fondation²⁰, pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Là encore, on se trouve en présence d'une ville de carrefour sur des voies naturelles entre les bassins de la Loire, de la Seine et du Rhône, sur un plateau dominant la vallée de l'Arroux. La fondation augustéenne de 15 av. J.-C. s'applique à un terrain neuf : un plan en damier circonscrit par une enceinte, mais l'irrégularité du support impose au quadrillage une certaine souplesse. La ville haute s'étage en gradins réunis par des escaliers, et sur la plus haute plate-forme le capitole, le temple d'Apollon, puis les écoles au III^e siècle. Au champ Saint-Ladre, ce seront le *forum* et les édifices publics. On est en présence d'une ville type méditerranéenne, dont les grandes demeures, avec leurs jardins clos de murs légers et sans fondations, occupent des îlots entiers, les industries métallurgiques dessinant une sorte de ceinture intérieure le long des remparts. Après les ravages du siège de 269, Autun se relève, mais reste isolé au milieu d'une campagne ravagée. La construction dans la ville haute d'une nouvelle muraille, à la fin du IV^e siècle, amène la destruction des monuments publics. Rien ne permet d'affirmer que la ville basse ait été alors abandonnée. Le *castrum* ne fut qu'un lieu de défense. Si la population a pu diminuer, elle ne pa-

rait pas avoir changé ses habitudes et n'a pas cherché à s'agglomérer dans un étroit périmètre.

Les origines de Dijon²¹ sont, elles encore, antérieures à l'époque romaine. La bourgade était placée au croisement de plusieurs chemins très anciens, l'un longeant le revers du plateau bourguignon, les autres menant de la Saône à l'intérieur du plateau notamment vers la Seine. Importante au Haut Empire, la ville se resserre dans le *castrum* dressé sur la colline, à quelque distance, lors des invasions.

Les travaux de reconstruction et d'aménagement sont, comme chaque année, la source de nouvelles découvertes. La continuation des recherches à Marseille²², dans les quartiers du forum et du théâtre, sur le littoral du Lacydon, ont prouvé qu'à l'époque grecque la ligne du rivage s'infléchissait en suivant les courbes de niveaux de la Butte des Moulins, pour donner naissance à une anse assez profonde au pied de la place de Lenche. Les nivellements de 49 avant l'ère ont alors transformé le profil du rivage par des apports de sables et de graviers marins, et de déblais provenant de l'arasement de la Butte Saint-Laurent. Ces terrassements et ces comblements ont sensiblement bouleversé la topographie urbaine par le comblement d'une anse à l'angle des rues des Marligales et de Servian de la Figuière, pour l'assise du dallage du *forum* et d'une calenque, au pied de la Butte Saint-Laurent, pour la construction du théâtre. De nouvelles superpositions ont été retrouvées, rue Négrel, aux abords du four grec déjà connu, au-dessus duquel s'éleva une construction

(21) P. GRAS, *Rev. ét. lat.*, XXIX, 1951, p. 66-67.

(22) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 116-117.

(20) J. BERTHOLLET, *Mém. soc. éduenne*, L, 1950-1951, p. 165-192.

d'époque hellénistique. Dans le bas de la rue Négrel, à trente mètres de la Grande Rue, sous une mosaïque s'étend une assise de la muraille, épaisse de 1^m,70, à parement de gros blocs équarris à l'extérieur, plus petits à l'intérieur, alignés Nord-Sud, suivant le tracé de la rue (IV^e siècle). Sur le plateau de la Butte Saint-Laurent, on a reconnu la présence de sols en béton romain de tuileaux et au Midi, d'un dépotoir du I^{er} siècle au pied de la butte. Place de Lenche²³, des murs isodomes appartenant à un édifice antique ont été découverts dans les caves du monastère des religieuses de Saint-Sauveur, étroites et longues casemates reliées par une sorte de couloir s'ouvrant au fond sur le port.

À Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône)²⁴, des sondages dans la partie méridionale du Jardin de Grassi ont fait connaître un béton de mortier supportant une dalle et un tronçon de colonne; au Clos Borel, des tessons d'Arezzo et de La Graufesenque et les vestiges d'un mur de basse époque.

On annonce à Arles (Bouches-du-Rhône) le dégagement de l'*hyposcénium* du théâtre et la découverte, à l'extrémité septentrionale, de fosses en partie taillées dans le roc, dont la paroi Sud, inclinée en pente douce, supportait un escalier de bois desservant les sous-sols du *proscénium*, constitué par un ban du rocher recouvert d'un plancher²⁵. Le dégagement de la galerie Nord des cryptoportiques a mis au jour l'un des deux couloirs des *horrea*, avec sa porte à linteau, ouverte sur le *decumanus* et encadrant des constructions annexes, plaquées sur cette façade sous le règne de Constantin. Ces couloirs paraissent avoir été les seuls accès de ces galeries, dont l'aile Nord était de plain pied avec la cité.

Dans le dépotoir de marbres, provenant sans doute du temple de la *Gens Augusta*, on a recueilli une tête d'Octavien avec la barbe, deux mains et une copie de 26 av. J.-C. du *clipeus virtutis* d'Auguste²⁶. Il n'y a pas eu de trouvailles nouvelles à Trinquetaille dans les sondages du terrain limitrophe au Rhône, au Nord et au Sud du pont. Le quartier résidentiel était concentré dans une partie du faubourg de la Verrerie et au quartier du Gallègue. Au château des Baux, une grosse tour était assise sur une construction romaine et le grand monument à arc de décharge, en bordure de la rue des Cuiratiers, avait été utilisé au Moyen âge. Dans l'enclos Clair, une villa rustique a été restaurée au Bas Empire, et au pied du talus de la Gare Maritime, un premier sondage laisse entrevoir les traces d'une occupation pré-romaine de Trinquetaille²⁷.

Les fouilles de 1950 à Saint-Remy-de-Provence (Bouches-du-Rhône)²⁸ ont porté au Sud-Ouest de l'agglomération : dégagement d'une grande cour à portique appartenant à un ensemble ornamental, large mur se développant en une enceinte rectangulaire ouverte à l'Est et substructions de deux édifices culturels en bel appareil de moellons smillés, avec chaînage de grand appareil aux angles et couronné par une corniche à modillons et décor floral, sommée en doucine de têtes de lions. Les deux édifices juxtaposés, la façade à l'Est, appartiennent à deux périodes de construction, l'assise inférieure est du I^{er} siècle, au II^e siècle la partie inférieure du *podium* fut surélevée et encadrée d'une large moulure au talon. Si les dimensions varient, le décor est le même, l'un et l'autre prostyles, paraissant tétrastyles. L'ordre est corinthien. L'un a conservé les fragments de la statue de

(23) *Le Méridional*, 22 déc. 1951.

(24) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 119.

(25) DU MÊME, *ibid.*, p. 120.

(26) *Ibid.*, p. 120.

(27) *Ibid.*, p. 120-121.

(28) H. ROLLAND, *ibid.*, p. 131-132.

la *cella*, jeune *togatus* en marbre blanc, debout, une *capsa* à ses pieds et une bulle d'or au cou. La partie Sud du péribole repose sur un édifice de *Glanum I*, une salle de réunion avec gradins et dans la muraille ont été réutilisés des autels aux *Junones* et un autre portant une inscription celtique. A l'Est, un bassin carré précède une exèdre, ornée d'une frise de boucliers, cuirasse et deux captifs attachés à leur bouclier ovale.

A Fréjus (Var), dans le quartier du Moulin-à-Vent²⁹ au Nord-Ouest de la ville, on mit au jour des citernes, des piscines, des canalisations, des pavements bétonnés et, parallèle au *decumanus*, orientée Nord-Est - Sud-Est, une salle dont le sol est revêtu d'un dallage en losanges de marbre blanc encadrant un motif carré de schiste gris, avec entourage de marbre blanc segmenté. Au Nord de l'hôpital, le tracé de la voie décumane a été reconnu, ainsi que l'égout des *cardo* secondaires au Nord de Saint-François-de-Paule.

Divers monuments antiques ont été repérés à Valence (Drôme)³⁰ : un théâtre près des bâtiments de la Préfecture, dont l'axe est marqué par la côte Sainte-Ursule, adossé à la terrasse de la ville haute : une habitation avec mosaïques, bassin et peut-être jardin au quartier Saint-Jacques; tuiles et fragments d'inscriptions près de Saint-Valentin; ruines et statuettes de bronze de *Sucellus* au quartier des Marais; substructions à Beauvallon et à Livron.

Les limites septentrionales et occidentales ont été atteintes dans la maison gallo-romaine de La Villasse à Vaison (Vaucluse), dont l'atrium et le bain avaient été précédemment dégagés : ensemble de salles desservies par un cou-

loir se terminant par les latrines. Pour n'être pas d'ordre spectaculaire, les découvertes faites dans les fondations de la cathédrale de Vaison offrent un grand intérêt pour l'histoire du site et de la ville romaine. De ces recherches il apparaît que cet édifice fut construit sur les ruines d'un grand monument romain dont on ne peut encore préciser la nature, temple ou basilique d'une architecture très soignée. Une conséquence assez imprévue est que ce quartier chrétien, qui semble établi à la périphérie, était plutôt le centre de la cité aux temps gallo-romains³¹. Sur la colline Saint-Jacques, au-dessus du vieil ermitage, à Cavaillon (Vaucluse)³², ce sont des restes préromains de remparts, des traces d'appartements, un fonds de cabane à tessons campaniens et drachmes de Marseille au taureau; place du Clos, près de l'arc de triomphe, une mosaïque à décor géométrique noir et blanc, et à la maison Apocco, des substructions.

Les fouilles d'Eauze (Gers)³³, sur le plateau de Cicutat, ont confirmé la présence des ruines de la ville romaine sur la terrasse de la Gélise, s'étendant sur un assez large périmètre entre la rivière, la route de Condom et la voie ferrée, le centre de l'agglomération pouvant être recherché entre la gare et le château de Cicutat. Les fouilles de Las Plassos ont montré que la ville avait été bâtie en damier, les rues se coupant à angle droit, délimitant des îlots carrés ou rectangulaires. Il s'agit donc d'une ville neuve et non de l'aménagement d'une bourgade préromaine, construite vers le milieu du I^{er} siècle et détruite au V^e.

Vayres (Gironde), l'ancienne *Varate-*

(31) *Ibid.*, p. 144-145; *C.R.A.I.*, 1951, p. 427-432.

(32) DU MÊME, *Gallia*, VIII, 1950, p. 138.

(33) M. LABROUSSE, *Bull. soc. archéol. Gers*, LII, 1950, p. 201-213.

(29) F. BENOIT, *ibid.*, p. 127.

(30) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 135-136.

do ³⁴, était un petit village de pêcheurs, de bateliers et de laboureurs, lorsque les Romains en firent une station routière au passage de la Dordogne, sur la route de Bordeaux à Périgueux, dont les centres sont situés sur l'emplacement de l'église et du château et peut-être aussi du prieuré et du port de Saint-Pardoux. Entre ces deux points des villas sont disséminées dans la campagne.

Les fouilles du nouveau marché Saint-Pierre à Clermont - Ferrand (Puy - de - Dôme) ³⁵ ont fait connaître, à une profondeur de 5^m,50 sous le sol moderne, les vestiges d'un quartier occupé du I^{er} au IV^e siècles. Les accumulations de cendres peuvent représenter des traces d'incendie aussi bien que l'accumulation des déchets de la vie quotidienne. Des substructions ont été relevées à Poitiers (Vienne), rue du Grand-Cerf et au confluent de la Vienne et du Clain ³⁶, ainsi que l'empierrement de la voie romaine *Genabum-Agedincum*, à Orléans ³⁷.

Deux essais de reconstitution topographique sont proposés pour les villes gallo-romaines de Rennes (Ille-et-Vilaine) ³⁸ et d'Avranches (Manche) ³⁹.

En plusieurs points de Sens (Yonne), des travaux ont révélé le tracé de la voie de Sens à Troyes sous le pavé de la rue Thénard; un vaste édifice avec pièces ornées de niches place Drapès, près de l'emplacement présumé du forum, et à quatre-vingts mètres au delà une salle

avec hypocauste, dont les pilettes sont faites de *tubuli* remplis de mortier; débris de constructions Grande-Rue, rue Abélard et rue Allix ⁴⁰.

La poursuite des fouilles dans les parcelles 397 et 398 du cadastre, à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) ⁴¹, ont amené le dégagement d'un quartier de caractère assez particulier, résidentiel, formé de vastes et confortables demeures, avec caves et hypocaustes, mais ne disposant pas de cours intérieures.

En 1951, le plan des thermes de la rue de Beauvais à Amiens (Somme) ⁴² a pu être précisé : symétriquement à la salle à abside sur hypocauste, se développe à l'Ouest un *frigidarium* avec piscine dallée et entourée d'une banquette, au Nord un aqueduc et le *caldarium*. Le mur, découvert place L. de Wailly, appartient à l'enceinte gallo-romaine, dont le tracé, partiellement repéré en ligne droite, au Nord et à l'Est de ce point, s'infléchit au Sud pour épouser le contour septentrional de la rue Gresset. La face orientale, parallèle à la rue des Sergents, peut être datée par des monnaies de Probus. L'enceinte était alors sensiblement moins importante, passant plus à l'Ouest qu'on ne le supposait. La cathédrale et Saint-Rémy n'y sont point compris; mais elle englobait tous les monuments du centre de la ville antique, s'appuyant près de l'Hôtel de Ville sur le théâtre, dont les substructions ont été reconnues en deux points. La reprise des fouilles sur le site de Baudimont a fait connaître une belle cave avec niches et soupirail de la fin du I^{er} siècle de notre ère, remblayée sous les premiers Antonins, puis recouverte de constructions qui disparurent dans un incendie.

(34) A. VIDEAU, *Histoire de Vayres*, Libourne, 1951.

(35) P.-F. FOURNIER, *Bull. hist. et scientif. Auvergne*, LXXI, 1950, p. 74-96.

(36) *Bull. soc. antiq. Ouest*, 1951, p. 591.

(37) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 168-169.

(38) A. LOMBARD-JOURDAN, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Bretagne*, XXX, 1950; *Bull. et mém. soc. archéol. Ille-et-Vilaine*, LXVIII, 1951, p. 37-38.

(39) J. MATHIEU, *Revue de l'Avranchin*, XXXVI-XXXVIII, 1950-1951, p. 614-622.

(40) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 178-180.

(41) L. LERAT, *ibid.*, p. 155-158.

(42) J. HEURGON, *L'Antiq. class.*, 1952, p. 139-140.

Les travaux qui se poursuivent à Bavai (Nord), dans les sous-sols du grand édifice en cours de dégagement ⁴³, confirment le caractère systématique des transformations par lesquelles, après l'invasion qui le ruina entre 250 et 260, le monument fut aménagé en place-forte, le sous-sol remblayé et l'ensemble entouré d'un rempart. Parmi les objets recueillis figure une applique de bronze : buste d'Attis avec la pomme de pin et Cybèle accostée de ses lions, de travail local.

3. *Les monuments.* — L'inscription de la Porte d'Auguste à Nîmes (Gard) mentionne la construction par cet empereur de portes et de remparts. Il en est de même du texte de la porte de Vienne (Isère) et on est alors en droit de conclure à une pacification encore trop récente des territoires pour laisser sans défenses les colonies nouvelles ⁴⁴. Cette même porte d'Auguste, à Nîmes, est dotée à ses deux extrémités de deux passages pour piétons couronnés chacun par une niche et ouverts entre deux pilastres corinthiens. Au centre, deux grandes arcades pour cavaliers et véhicules sont surmontées d'un entablement supporté par deux taureaux dans l'axe de leur clé et, au milieu de l'ensemble, par le chapiteau d'une colonnette, dont la base repose sur une saillie de l'imposte des grandes arcades, qui soutient une pile quadrangulaire descendant jusqu'au sol ⁴⁵.

La restauration complète de l'arc d'Orange (Vaucluse) est en cours d'exécution ⁴⁶ et elle présentera l'avantage de pallier aux maladresses et aux malfaçons des réfections du siècle dernier, nécessitant une reprise générale pour rejoindre, enlever les « bouchons », rempla-

cer les blocs rongés, restituer les moulures sur les faces méridionale et orientale. Le sol et le rond-point devront être aussi aménagés. Sur l'architrave au Sud courait une inscription en lettres de bronze répétant celle de la face septentrionale.

Après avoir déterminé le tracé et les extrémités du *decumanus* et du *cardo* de Vienne (Isère), on s'est efforcé de retrouver l'emplacement probable de l'arc de la colonie romaine, placé à l'extrémité des voies, hors du rempart et vraisemblablement à leur intersection avec le *pomerium* ⁴⁷. Le lieu le plus favorable pour une telle construction ne pouvait être que les extrémités du *decumanus*, l'une vers le pont au delà duquel commencent les villas, l'autre dans l'étroite vallée de la Gère, et pour le *cardo*, la partie méridionale entourée de villas et menant au cirque, ou celle du Nord également visible du Rhône, dégagée de toute construction et tournée vers Lyon. Le problème semble maintenant résolu en faveur de la localisation de l'arc sur le *cardo*, au Nord du rempart et au bord du fleuve, par la découverte ancienne d'éléments d'architectures ayant appartenu à un arc de triomphe, dressé au temps d'Auguste, renversé dans le Rhône et emporté par une crue : dauphins de bronze; corniche ayant pu faire partie des rampes d'un fronton de même profil qu'à Orange; deux pieds de chevaux en bronze; une épaule gauche drapée avec le bras et la main d'un conducteur de char ayant couronné un édifice; et dans les fondations du Palais épiscopal, celle de fragments de statues de captifs et de Victoires, de dieux marins, de monceaux d'armes, lance, épées, casque, bouclier, enseigne, et d'un panneau représentant des soldats.

Dans l'architecture des monuments de la Narbonnaise, à Vienne et à Nîmes, au

(43) *Ibid.*, p. 140.

(44) J. FORMIGÉ, *Rev. archéol.*, 1951, 2, p. 60-61.

(45) *Ibid.*, p. 59.

(46) Ch. PICARD, *ibid.*, I, p. 220.

(47) J. FORMIGÉ, *ibid.*, p. 62-64.

temple de la Fontaine, des colonnes dont le départ du fût inférieur, au-dessus de la base, est enveloppé de feuilles d'acanthés, se retrouvent déjà sur la colonne aux Danseuses de Delphes, témoignant ainsi de l'influence exercée sur le décor de ces édifices ⁴⁸.

La découverte de poteries des IV^e et V^e siècles permet de dater de ces époques l'abandon du théâtre de Valence (Drôme) ⁴⁹. Au théâtre de Mandeure (Doubs) ⁵⁰ des travaux de consolidation ont été exécutés à la grande porte : le contrefort moderne a été supprimé et le contrefort antique dégagé, le niveau ancien retrouvé devant l'entrée, ainsi que le chemin d'accès et, dans la partie haute de l'*analemma*, un nouveau mur de refend de petit appareil.

Est-ce un nymphée qui a été mis au jour à Cimiez (Alpes-Maritimes), dans la propriété Garin de Coconato ⁵¹ ? Les thermes de Saint-Hermentaire à Draguignan (Var), en partie dégagés, furent occupés du IV^e au V^e siècle ⁵². Le problème de l'adduction des eaux n'est pas encore résolu dans ce monument qui s'étend sur deux plans entre les marais et le cours de la Nartuby. R. Louis et R. Dauvergne ⁵³ donnent un exposé des découvertes faites dans l'établissement thermal des Fontaines-Salées à Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne).

J. Harmand ⁵⁴ s'est attaché à discuter la valeur archéologique du mot *villa*, attaché à tort à tout emplacement où ont été ramassés des tuiles à rebord, des tessons,

des débris de décorations murales, à toutes les bâtisses antiques éparpillées dans les champs et trop souvent aussi à des établissements métallurgiques. Il y aurait grand intérêt à distinguer villa et ferme. Mais l'accord est encore loin d'être réalisé. A quel type de construction faut-il appliquer le mot *villa* ?

4. *Occupation territoriale et voies romaines*. — Ce n'est plus un seul cadastre, dont les fragments ont été découverts à Orange (Vaucluse), sous l'immeuble de la Banque Marseillaise de Crédit ⁵⁵, mais quatre ou cinq cadastres différents ayant pour but de donner la description et l'inventaire des terres publiques de la colonie. La date de 77 de notre ère, fournie par l'inscription monumentale du couronnement de ce document, gravée par ordre de Vespasien par son proconsul en Narbonnaise, en fait rentrer la rédaction dans la longue série des actes de cet empereur ayant pour objet la récupération des terres publiques occupées. Les autres inscriptions sont encore des inventaires : terres récemment conquises dans la région des îles; affermage de lots du territoire urbain; liste des emplacements publics et des édifices; taxes pesant sur les usurpateurs des terres publiques, avec les intérêts du retard. Ces cadastres renseignent aussi sur l'étendue du territoire des Tricastins, plus grand qu'on ne le supposait, et donne certaines indications topographiques sur les fleuves et les cours d'eau, dont le tracé ne paraît pas avoir varié depuis l'époque romaine. Des concordances qui se manifestent entre la nature du sol actuel et du sol ancien, d'après certaines mentions du cadastre agraire, il résulte que les vétérans de la *II^e Gallica* gardaient les terres fertiles et rendaient

(48) *Ibid.*, p. 60.

(49) *Bull. soc. d'archéol. et de statis. Drôme*, LXXI, 1951, p. 203.

(50) L. LERAT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 155.

(51) F. BENOIT, *ibid.*, p. 180.

(52) *Ibid.*, p. 126-127.

(53) J. CALMETTE et DAVID, *Les grandes heures de Vézelay*, Paris, 1951.

(54) J. HARMAND, *Rev. archéol.*, 1951, 2, p. 155-158.

(55) J. SAUTEL, *C.R.A.I.*, 1951, p. 236-238, 242-244; A. PIGANIOL, *ibid.*, p. 89-90, 244; du même, *Ann. Coll. Fr.*, 1952, p. 230.

aux indigènes les terrains peu productifs, marais, garrigues, sols caillouteux.

L'homme apparaît tardivement dans la vallée moyenne de la Seille ⁵⁶, nappe forestière entrecoupée de plaines et de clairières. Au Néolithique et pendant les âges du Bronze et du Fer, il s'installe sur les promontoires et les hauteurs dominant la rivière. A La Tène, le sel y attire les Celtes. Aux temps gallo-romains, de grands domaines sont limités par les routes, disparaissant avec les invasions de la seconde moitié du III^e siècle. Une occupation très dense s'observe ensuite dans la vallée et les défrichements sont importants. Barrés à l'Ouest par les Hautes Vosges, prolongées à l'Est par la plaine, les arrondissements de Thann et de Guebwiller (Haut-Rhin) ne furent pas des centres importants à l'époque romaine. La montagne et la forêt à l'Ouest, la difficulté de la traversée des Vosges, les conditions climatiques furent de sérieux obstacles au peuplement. Aussi compte-t-on peu de découvertes archéologiques importantes: villa de Schimmelrain, *mansio* de Wittelsheim, établissement du Burghofen. Le pays était cependant traversé par de grandes routes du Nord au Sud et du Sud-Est au Nord-Ouest; une autre voie franchissait la montagne, assurant les communications avec la Lorraine ⁵⁷. Poursuivant ses études sur l'histoire des pays qui ont formé le département de l'Ain, E. Dubois ⁵⁸ traite du groupe d'Ambérieu-Ambronay.

De nombreuses découvertes viennent enrichir la carte archéologique de la Gaule romaine. Dans le Midi, des villas ont été signalées aux Baumelles à Saint-

Cyr-sur-Mer ⁵⁹ et à Romanin (Bouches-du-Rhône) sur le terrain de vol à voile ⁶⁰, l'une et l'autre contemporaines du début de l'Empire. A Tarascon (Bouches-du-Rhône), le sol de la station *Traiectum Rhodani* a été retrouvé à trois mètres de profondeur à l'Est de la rue de la République et à une centaine de mètres du pont suspendu ⁶¹: mosaïque en *opus signinum* attenant à un mur orienté Est-Ouest, analogue à certains pavements de Glanum et d'Ampurias. Aux Pennes-Mirabeau ⁶², l'abri sous roche de la Grande Baume a été occupé du milieu du I^{er} siècle au début du V^e. Des sols bétonnés et des réservoirs ont été trouvés dans l'oppidum de Saint-Martin à Mandelieu-La-Napoule (Alpes-Maritimes) ⁶³, et à Fos (Bouches-du-Rhône) des recherches sous-marines ont révélé l'existence de murs en place dans la vase, restes d'une habitation effondrée au temps de Tibère (tessons d'Arezzo et de La Graufesenque, lampe en forme de navire et Sirène avec pêcheur) ⁶⁴. En Camargue, sous la butte de la « Terre du Cimetière », à Cabane ⁶⁵, au Mas de Catane près du Rhône et de Saint-Ferréol, s'étendent les ruines d'un établissement agricole de la fin du III^e siècle qui a donné une statue de Priape. Un domaine rural de haute époque, au « Trou d'Or » de Mascapien à Tourves (Var) était doté d'un important équipement agricole: pressoir d'huilerie et bassins bétonnés pour l'huile et le vin; four circulaire à sol bétonné dans une construction carrée de petit appareil, avec canalisations verticales communiquant

(59) F. BENOTT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 127-128.

(60) *Ibid.*, p. 124.

(61) *Ibid.*, p. 124.

(62) *Ibid.*, p. 123-124.

(63) *Ibid.*, p. 130.

(64) *Ibid.*, p. 123.

(65) *Ibid.*, p. 122.

(56) M. TOUSSAINT, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 503-545.

(57) L. G. WERNER, *Rev. d'Alsace*, 90, 1950-1951, p. 16-29.

(58) E. DUBOIS, *Bull. soc. natural. et archéol. Ain*, n° 65, 1951, p. 57-67.

avec un système de canaux de briques ⁶⁶. Dans le Vaucluse, à Puyméras ⁶⁷ et à Visan ⁶⁸ des exploitations rurales des I^{er}, III^e et IV^e siècles ont été reconnues. Le creusement de la dérivation du Rhône, entre Donzère et Mondragon ⁶⁹, dont le tracé correspond à celui de la voie d'Agrippa d'Arles à Lyon, a mis au jour des ruines à Saint-Paul-de-Sénoset à La Martinière. A Gordes ⁷⁰, au Sud-Est du hameau des Gros, et à La Villeneuve un site important, occupé d'Auguste à Gallien, mériterait d'être fouillé.

On constate une semblable dispersion de l'habitat sur le territoire de l'Aude : station à Cournanel ⁷¹ sur une petite plate-forme de la colline à laquelle s'adosse le village actuel, et dont la surface a été aplanie, succédant à un établissement des V^e-II^e siècles; villas dans la campagne de la haute vallée de la rivière qui a participé à la civilisation des oppida du Languedoc méditerranéen et a été peuplée à l'époque romaine; exploitation agricole au Poulignan de Trausse ⁷² à Montanié, dans les vallées de la Besse et du Barrou ⁷³, à Capendu avec vestiges préromains ⁷⁴, de même qu'à Mairac ⁷⁵; villa à La Tasque à Cadeilhan-Saint-Clar ⁷⁶; nouvelle mosaïque à Pompogne ⁷⁷, mais on oublie d'indiquer le sujet; briques au tertre de Fronzac (Gironde) ⁷⁸; ruines entre Varacre,

Saillac et Bach (Lot) où pourrait être recherché l'emplacement de *Varadetum*, auprès de la voie d'Auvergne en Gascogne, que fréquentèrent les pèlerins de Compostelle ⁷⁹, près de l'église de Cany-Luzzech (Lot) ⁸⁰; tessons à Arzene d'Apcher (Lozère) ⁸¹; haut-lieu avec fanum de Mercure, déjà connu à Toul-Saint-Croix (Corrèze) ⁸²; mosaïques et ruines sur une dizaine d'hectares à Fonqueure (Charente) quartier Nord de Villard ⁸³; statuette de femme assise posée sur un petit autel à Angoulême au bas de la rue Jules-Ferry, près de l'église de Saint-Martin où l'on découvrit autrefois des bases de colonnes ⁸⁴; habitat au Pouget, commune de Sainte-Innocence ⁸⁵ et centre agricole et métallurgique à Puydivert, commune de Bourdeix (Dordogne) ⁸⁶.

Dans le Maine et en Normandie, quelques découvertes sont à signaler à Saulges (Mayenne), sur la face Nord-Ouest du plateau de Dame ⁸⁷; au Sud de Barfleur (Manche) sur la tranche d'une falaise bordant la plage de sable ⁸⁸; à Cagny et à Frénouville (Calvados) ⁸⁹, et pour la première fois à Caen où on recueillit, boulevard des Alliés, un fragment de verre gallo-romain ⁹⁰. Il paraît difficile de re-

- (66) *Ibid.*, p. 128-129.
- (67) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 136.
- (68) *Ibid.*, p. 136.
- (69) *Ibid.*, p. 138.
- (70) *Ibid.*, p. 138-139.
- (71) R. LIZOP, *Bull. soc. ét. scientif. Aude*, LI, 1950, p. 35-43.
- (72) H. TALLAVIGNES et J. ARNAL, *Rev. d'ét. ligures*, XVI, 1950, p. 246.
- (73) *Bull. soc. ét. scientif. Aude*, LI, 1950, p. xv.
- (74) *Ibid.*, p. 33-34.
- (75) *Ibid.*, p. XVIII-XIX.
- (76) *Ann. Midi*, 63, 1951, p. 281.
- (77) *Rev. Agenais*, 77, 1951, p. 55-57.
- (78) B. DUCASSE, *Rev. hist. et archéol. Libournais*, 1951, p. 3.

- (79) PRAT, *Bull. soc. d'ét. Lot*, 1951, p. 108-109.
- (80) DESPRATS, *ibid.*, p. 116.
- (81) *Bull. trim. soc. sc., lettr. et arts Lozère*, 1951, p. 108.
- (82) Dr. G. JANICAUD, *Bull. soc. ém. Bourbonnais*, 1951, p. 74.
- (83) *Bull. mens. soc. hist. et archéol. Charente*, 1951, n° 7, p. XXXIII-XXXIV.
- (84) *Ibid.*, p. XXXVIII-XXXIX.
- (85) E. VAUTIER, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXXVIII, 1951, p. 117.
- (86) C. BARRIÈRE, *B.S.P.F.*, XLVIII, 1951, p. 154-157.
- (87) *Le Pays du Maine*, 2^e sér., XXXI, 1951, p. 117.
- (88) R. MESLIN, *Bull. soc. antiq. Normandie*, LI, 1948-1951, p. 466.
- (89) B. MARTIN, *ibid.*, p. 357.
- (90) MONMÉLIEN, *ibid.*, p. 351.

connaître l'existence d'un fundus antique dans la région de Saint-Pierre-du-Breuil près de Mézidon (Calvados) ⁹¹.

L'enceinte de Beauvais (Oise), disparue dans sa partie méridionale, a pu être suivie à l'Ouest dans le Jardin du Palais de Justice, où elle est flanquée de tours semi-circulaires ⁹².

Dans l'Ardèche des emplacements d'habitations ont été reconnus au Pouzin, sur la rive droite du Rhône, au quartier de la Gendarmerie ⁹³; à Toulaud, dans le quartier des Fonds, murs de soutènement des cultures d'une villa ⁹⁴; à Crussols, restes d'un village occupé avant la conquête, situé sur un plateau à un kilomètre au Sud du château ⁹⁵; à Saint-Jean-de-Muzols, au quartier Saint-Estève, substructions et grand mur de quai près du Rhône ⁹⁶. Dans la Drôme : exploitation agricole sur un petit plateau au quartier du Collet d'Aouste ⁹⁷; mosaïque au nouveau groupe scolaire avec rose des vents noire et blanche et tuiles à rebord près de la voie ferrée, au centre de l'agglomération romaine de Saint-Paul-Trois-Châteaux ⁹⁸; tombes et tuiles aux environs de Die, à Aix-en-Diois, Aurel, Pont-de-Barrit, Pontex, Upic ⁹⁹. Une zone de peuplement assez importante couvre la région de Buis-les-Baronnies ¹⁰⁰; constructions sur le plateau de Saint-Jean, une villa sur les bords de l'Ouvèze et de nombreuses sépultures.

Dans l'Isère, Bourgoin paraît avoir été le siège d'une station routière sur la

route d'Italie ¹⁰¹ et dans le Doubs, à Besançon, les fouilles dans le terrain acquis par l'Université à la Banque de France ont dégagé un établissement avec hypocauste ¹⁰².

De nouvelles salles ont été déblayées dans la villa de Sérainville (Meurthe-et-Moselle), détruite dans le troisième quart du III^e siècle ¹⁰³. Desservi par une voie romaine, le territoire situé sur la rive droite de la Nied allemande, entre Gréhan-ge et Elvange, a fait connaître des vestiges gallo-romains sur le ban de la ferme de Mouzaia, au Ham et à Flétrange ¹⁰⁴. La villa qui se dresse à la limite d'Einvieux et de Clayeures était le centre d'un domaine important, autour duquel se groupent de nombreuses ruines et les tombes d'un cimetière mérovingien. Un autre foyer important est placé au village de Chaumont ¹⁰⁵. A quelques centaines de mètres au-dessous du col de Saverne, entre la route actuelle et le tracé de la voie romaine, une construction antique, au lieu Usspann ¹⁰⁶, correspond aux ruines d'une station routière, bâtiment rectangulaire avec partie en saillie sous auvent et traces de scellements d'attache pour les chevaux, écurie ou caravansérail, incendié à plusieurs reprises, en 70 et 97, lors des événements qui amenèrent la destruction du camp de Strasbourg. Des outils de fer, des fibules de bronze, des monnaies d'Auguste, de Tibère, de Néron et de Domitien, des tessons de La Graufesenque, de Chémery (*Satto*) et de Rheinzabern, datent ce gîte d'étapes de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère.

(91) Abbé TESSON, *ibid.*, p. 91.

(92) Comm. des fouilles, 27 mai 1952.

(93) J. SAUTEL, *Gallia*, VIII, 1950, p. 133.

(94) *Ibid.*, p. 133-134.

(95) *Ibid.*, p. 134.

(96) *Ibid.*, p. 134.

(97) *Ibid.*, p. 135.

(98) DU MÊME, *ibid.*, p. 136; *Bull. soc. d'archéol. et de stat. Drôme*, LXXI, 1951, p. 203.

(99) J. SAUTEL, *Gallia*, VIII, 1950, p. 235.

(100) Dr. C. BERNARD, *Bull. soc. d'archéol. et de stat. Drôme*, LXI, 1951, p. 205.

(101) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VIII, 1950, p. 145.

(102) L. LERAT, *ibid.*, p. 155.

(103) *Le pays lorrain*, 32, 1951, p. 94.

(104) *Ibid.*, p. 7.

(105) M. TOUSSAINT, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 578-579.

(106) J.-J. HATT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 166; *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 121.

Au gué d'Aynard, vers les limites des communes de Bonnay et de Cortevaulx (Saône-et-Loire), au lieu dit « Les Terres Saint-Germain »¹⁰⁷, près de la voie pavée traversant la Guye, à une villa gallo-romaine se superposent un établissement chrétien et des sépultures.

La borne milliaire de Treilles, seul milliaire connu antérieurement à l'époque impériale, a été l'objet d'une récente étude¹⁰⁸ : il est le témoin d'un bornage contemporain du séjour en Gaule de Domitius Ahenobarbus, qualifié ici d'*imperator*. Le milliaire est postérieur à la victoire de Fabius Maximus et de Domitius sur la coalition des Allobroges et des Arvernes, dans la vallée du Rhône, le 18 août 121, contemporain de la fondation de Narbonne en 118, qui représente la date minimum vraisemblable pour son érection, à xx milles de Narbonne, tout près d'un gué, confirmant ainsi le passage de la voie primitive dans la plaine littorale, alors que l'on ne connaissait encore que le tracé d'époque impériale sur les Corbières, dominant la plaine à l'Ouest. Entre le Rhône et le Vidourle, l'examen des milliaires prouve que la voie Domitienne ne passait pas par la faille de Roquepartide, qui n'est qu'un chemin muletier, un raccourci. La route évitait aussi la dépression marécageuse du viaduc¹⁰⁹.

La plaque de terre-cuite découverte à Macquenoise¹¹⁰, d'après les noms des stations et la nature des représentations, reproduirait (?) un original antique qu'on aurait voulu remplacer. Le monument, trouvé en 1947, à en juger par ses caractères épigraphiques et le tracé de sa carte,

est de facture moderne, mais reposerait sur un document antique pour le fond : exactitude dans l'orthographe des noms des stations et dans l'ordre où elles sont énumérées, ressemblances des édifices figurés sur la carte avec des constructions analogues, relais ou sanctuaires attestés dans l'antiquité. La plaque n'est pas sans offrir encore des rapports avec les tablettes d'Astorga. Les indications qu'elle fournit se rapportent au trajet de Vervins à Aix-en-Provence, route suivie par les voituriers pour atteindre la Méditerranée. On remarquera que la pièce a été découverte au voisinage d'un sanctuaire de frontière et d'une verrerie gallo-romaine et mérovingienne utilisant la soude méditerranéenne.

Des conditions de la circulation par les voies de communication entre les pays de la Méditerranée et ceux de l'Atlantique pendant le Moyen âge¹¹¹, il est possible de retirer des enseignements sur les grandes routes du commerce antique. L'Atlantique représente alors la fin du monde connu. De là vient l'étain des Cassitérides. L'extension de la civilisation à l'époque romaine conduit les populations de l'Atlantique à désirer les épices, les tissus précieux, les bijoux de l'Orient méditerranéen; et l'unification apportée par Rome, puis par le Christianisme, déterminera des courants plus intenses des hommes et des marchandises, qui prendront la grande route naturelle de la Méditerranée à la Mer du Nord, par les val-

(107) L. ARMAND-CAILLAT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 61-62; P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VIII, 1950, p. 151-153.

(108) J. CAMPARDOU, *Gallia*, VII, 2, 1949, p. 19 (6207); P.-M. DUVAL, *ibid.*, p. 207-231. DU MÊME, *C.R.A.I.*, 1951, p. 161-165.

(109) M. LOUIS, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 547-578.

(110) J. VANNÉRUS, *Bull. classe lettr., sc. mor. et polit. Acad. roy. Belgique*, 1951, p. 468-498. Dans un article de la *Rev. archéol. Est.*, III, 1952, p. 43-51, P. LEBEL conteste l'authenticité de la carte routière, où il retrouve une combinaison de la Table de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin, l'utilisation des cartes de Desjardins, et conclut à un faux, ce que préciserait encore l'absence de distances, de dédicace, de trous de suspension.

(111) Y. RENOARD, *Mél. L. Halphen*, p. 387-394.

lées du Rhône, de la Saône, de la Seine et par les plaines de Champagne, sans compter les chemins plus occidentaux reliant directement les deux bassins. L'un d'entre eux, entre le Massif Central et les Pyrénées, par la vallée de l'Aude, le seuil de Naurouze et la vallée de la Garonne, est une de ces voies naturelles faciles entre Méditerranée-Atlantique et pays septentrionaux. Connu depuis Strabon, il a été largement suivi à l'époque romaine. L'absence d'utriculaires montre que la Garonne était moins fréquentée. On notera que la voie romaine évite souvent le fleuve, dont les crues ruinent les chaussées, et coupe plus profondément à travers la Gascogne, de Bazas à Toulouse, par Eauze et Auch, et d'Agen à Toulouse par Lectoure. La section Toulouse-Carcassonne-Narbonne est une voie de passage obligée entre deux chaînes de montagne et utilisée par tous les voyageurs. Au Nord ou au Sud, ce sont les routes subpyrénéennes de Toulouse à Saint-Bertrand-de-Comminges, Dax et Bayonne, à travers le Béarn; de Barcelone, par la vallée de l'Ebre, un autre chemin franchit les Cantabres pour aboutir aux ports des côtes basque et asturienne.

Depuis longtemps on cherche une explication à toutes les erreurs concernant la longueur des étapes au sortir de Lyon¹¹². Celles-ci auraient pour origine une faute de transcritteur, le chiffre xvi représentant la distance de Lyon-Ludna aurait été malencontreusement reporté le long du trait figurant la longueur de l'étape Lyon-Vienne, lequel est de xviii milles romains.

Un document apporté par une transaction de 1523, entre la communauté de la ville de Mazan (Vaucluse) et les seigneurs de la dite ville, intéresse les vieux chemins d'un territoire traversé et cotoyé

par des ruisseaux descendant du Ventoux ou de la chaîne de Vaucluse, au centre du Comtat, à l'Est de Carpentras et au débouché du passage entre les vallées du Rhône et de la Durance, à mi-route de Cavaillon et de Vaison, presque isolé au milieu d'un pays accidenté et boisé¹¹³. Des précisions sont données au tracé de la voie romaine *Lutetia-Rotomagus* dans le Parisien et le Vexin français, sur le tronçon Paris - Saint - Clair-sur-Epte¹¹⁴. Une grande route de frontière traverse la vallée de l'Allaine à la hauteur de Delle¹¹⁵ et, à Vézelois, à sept kilomètres au Sud-Est de Belfort, au lieu dit « La Rouge Vie », et à « Petite Vie » de Chèvremont, lieu dit « Le Tora », on a retrouvé le tracé, large de cinq mètres, de la route de Mandeure à Strasbourg¹¹⁶. Sur cette même route de Mandeure, au cours de travaux d'aménagement du deuxième tronçon du canal d'Alsace, des gués et des chemins en caillebotis ont été relevés près de l'ancien lit du Rhin, puis entre Kembs et Kleinkembs, et dans l'arc de la courbe donnant accès sur le rebord du plateau, face à la rive badoise, des vestiges de constructions : piles en blocage et masses de maçonnerie, localisées autour de certains points d'émergence, appartenant à un pont ruiné par de fortes inondations et dépouillé de ses grosses pierres par les riverains, fondé sur un banc de mollasse assez dur à la fin du 1^{er} siècle de notre ère et longtemps utilisé¹¹⁷. Kembs, placé à l'extrémité de la voie romaine de Besançon, la grande route de pénétration vers les Champs Décumates, était au iv^e s. une

(113) L. CARRIAS, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 296-297.

(114) J. TOUTAIN, *ibid.*, p. 267-279.

(115) J. JOACHIM, *Bull. soc. belfortaine émul.* 1950-1951, p. 16-33.

(116) R. BERMON, *ibid.*, p. 59-63.

(117) J.-J. HATT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 120-121; *4^e rapp. soc. suisse de préhist.*, 1951, p. 134; *Gallia*, VIII, 1950, p. 166-168.

(112) A. AUDIN, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 97-104.

importante forteresse pourvue d'une tête de pont sur la rive badoise. Par sa situation stratégique Kembs protégeait la route menant au seuil de Bourgogne, à la vallée du Rhône et à l'Italie. C'était, au temps de Valentinien, l'un des verrous du système défensif sur le Rhin supérieur.

5. *Les sépultures.* — Une excellente thèse de doctorat traite de la tombe gallo-romaine¹¹⁸, en tant que fait social permettant de rechercher en profondeur « les effets de la romanisation dans la masse des populations gallo-romaines ». C'est aussi un essai de synthèse de ce qu'on peut savoir de l'art funéraire, des grandes lignes de son évolution et de ses rapports avec les conditions sociales et économiques du moment. Dans cette enquête une très large part est faite à la notion de quantité en utilisant le procédé de la statistique, et au facteur chronologique, en recherchant tous les moyens dont on peut disposer pour classer dans le temps inscriptions et monuments figurés. Comme on le constate de plus en plus, il n'y eut pas rupture entre les coutumes funéraires de La Tène et celles des temps de la domination romaine. L'onomastique celtique ne disparaît pas et sa répartition révèle, au II^e siècle, un exode des campagnes vers les villes à la faveur du développement industriel et commercial, et la persistance dans la Gaule centrale, le Comminges, le Couserans, les Basses Vosges, d'un particularisme local se traduisant aussi par le monument funéraire. Un autre aspect de la constitution et des tendances de la société se dégage de l'examen des noms à caractère religieux, témoins de la pénétration des idées du syn-

crétisme gréco-oriental dans les masses populaires. L'apport romain en matière funéraire ne représente, là encore, qu'un déguisement momentané et la nouvelle société est loin d'avoir oublié son passé celtique. Il en est de même de l'art funéraire, dont les manifestations peuvent s'ordonner en deux périodes bien tranchées : au I^{er} siècle, en Narbonnaise et en Germanie, une sculpture sépulcrale d'inspiration et de caractère essentiellement romains; aux II^e et III^e siècles, un art funéraire régional ayant son originalité propre. A chaque région correspond un milieu particulier et l'expansion de certaines formes, le grand mausolée par exemple, a été favorisée par la formation d'une aristocratie foncière dans les grands domaines aquitains et l'avènement d'une classe de riches négociants, installés au carrefour des voies vers la Germanie, principalement dans la vallée de la Moselle. La « route du vin » de Trèves à Bordeaux, la « route du drap » par les vallées du Rhône, de la Saône et de la Moselle, sont jalonnées par ces grands monuments. A l'unification du type monumental correspond l'unité du décor sculptural, portrait des défunts, représentations empruntées à la vie quotidienne, aux scènes mythologiques. L'une des caractéristiques de cette plastique sera, à partir des Antonins, le développement du naturalisme, aussi bien dans le portrait, par l'observation du modèle vivant, l'étude du costume local, que dans les épisodes de besognes journalières, et un thème symbolique, le Repas funèbre, deviendra une scène de genre, le « Repas des Paysans ». Dans le cadre chronologique, cet art funéraire s'inscrit en quatre phases successives depuis le commencement du II^e siècle jusqu'au dernier tiers du III^e. Une grande variété se manifeste dans la forme du monument sépulcral, tantôt d'influence romaine, tantôt de caractère régional.

(118) J.-J. HATT, *La tombe gallo-romaine. Recherches sur les inscriptions et les monuments funéraires gallo-romains des trois premiers siècles de notre ère*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1951. Cf. R. LANTIER, *Journ. Sav.*, 1951, p. 157-170.

Des sépultures du ^{III}^e siècle, sous lauses, ont été trouvées à Vitrolles ¹¹⁹ et à Eygalières (Bouches - du - Rhône) ¹²⁰; à couverte de tuiles en bâtière sur la butte de Saint-Cassien à Cannes (Alpes-Maritimes) ¹²¹; des épitaphes à Valréas, à Robion ¹²², au Crestet-et-Gargas (Vaucluse) ¹²³; des incinérations du ^{III}^e siècle dans la cour du lycée Jules-Ferry à Tournon (Ardèche), à l'intérieur de deux amphores fuselées ¹²⁴.

A Vichy (Allier) ¹²⁵, le cimetière déjà connu du jardin de l'Hôpital Militaire, a donné deux nouvelles sépultures du ^{III}^e siècle, avec vases à reliefs d'applique, masques de Pan et de Fleuves à reflets métalliques, peut-être de fabrication locale, des assiettes à trois pieds et de grandes *ollae*. Au Bouy (Puy-de-Dôme), dans un mur de l'ancien château, une inscription funéraire sur bloc de granulite, présente un certain nombre de particularités : *moniminto*, souvenir d'une graphie archaïque et d'une prononciation locale; à la fin de la troisième ligne un O pointé indique que le personnage dont le nom précède était mort ¹²⁶. Des incinérations dans des coffres de granit sont signalées à Dougier, commune de Saint-Aignan-près-Croc (Creuse) avec urne cinéraire en verre bleu, clous et trépied de fer ¹²⁷, au Charlat, cne d'Ussel (Corrèze), du début de l'Empire ¹²⁸, à La Churlerie,

cne de Saint-Symphorien, appartenant au ^{III}^e siècle ¹²⁹, au Lavon à Montmorillon (Vienne) ¹³⁰. Le tumulus des Tourettes, à Château-Ponsac (Haute-Vienne), abritait une chambre en maçonnerie, couverte d'une rangée de pierres plates, contenant de nombreux charbons, un tesson de vase en terre noire et trois en terre rouge ¹³¹.

Le cimetière de la carrière de Bussou à Étrechy (Cher), sur la route de Jalognes ¹³², a donné vingt-six sépultures pratiquées dans le rocher et deux dans des sarcophages. Les mobiliers, caractérisés par l'abondance des vases, dont un gobelet en verre aux serpents et une poterie avec arbre stylisé et dédicace à Mercure, comprennent aussi des bagues, des boucles d'oreilles et des monnaies des ^{III}^e et ^{IV}^e siècles. Les offrandes alimentaires sont représentées par des abats de jeunes mammifères et des volailles. La présence de clous marque l'emploi des cercueils. Un autre cimetière qui avait déjà donné des sarcophages de calcaire striés en arêtes de poisson, s'étend le long du chemin vicinal de Pessac à Nergis, à Tréfontaine (Loiret) ¹³³. Dans les huit nouvelles tombes, surmontées vers les pieds d'une stèle, les squelettes étaient couchés sur le ventre en pleine terre, un vase aux pieds (^{IV}^e-^V^e siècles).

Un nouveau sarcophage avec *ascia* et *scie*, a été découvert à Rouen (Seine-Inférieure), en face du n° 72 de la rue du Renard, sur le tracé de la voie Rouen-Lillebonne et l'emplacement d'un cime-

(119) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 124.

(120) *Ibid.*, p. 124.

(121) *Ibid.*, p. 130.

(122) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 136-138.

(123) *Ibid.*, p. 138.

(124) F. BENOIT, *ibid.*, p. 133.

(125) Dr. A. MORLET, *Plages et villes d'eaux*, n° 24, juillet 1951, p. 40-41.

(126) J. VENDRYES, *C.R.A.I.*, 1951, p. 131-134; *Bull. soc. hist. et scientif. Auvergne*, 1951, p. 68-69.

(127) Dr. G. JANICAUD, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 170-171.

(128) M. VAZEILLES, *Gallia*, VIII, 1950, p. 104-106.

(129) J. PERRIER, *Bull. soc. archéol. et hist. Limousin*, LXXXIII, 1951, p. 371.

(130) F. EYGUN, *Bull. soc. antiq. Ouest*, 4^e sér., I, 1951, p. 809.

(131) M. BAUBÉROT, *B.S.P.F.*, XLVIII, 1951, p. 538-540.

(132) P. CRAVAYAT, *Mém. union soc. sav. Bourges*, II, 1949-1950, p. 7-14; R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 172-175.

(133) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 172.

tière situé place Cauchoise, sous l'église Saint-Gervais et s'étendant sous les rues transversales ¹³⁴.

Près d'habitations gallo-romaines, rue du Fossé et rue de Saint-Omer, à Thérrouanne (Pas-de-Calais), une tombe à inhumation dans un cercueil était accompagnée de tessons et d'un plomb coïnnique à pointe arrondie ¹³⁵.

Lors de la construction d'un garage à Lyon ¹³⁶, entre le n° 10 de la rue des Fantasses et le mur de soutènement de la rue de Magneval, à l'angle de deux gros murs, on mit au jour le squelette d'un soldat accompagné de monnaies, jadis contenues dans une ceinture, grand bronze de Lucile, douze deniers d'argent de Marc-Antoine (33-31), de Vespasien, de Domitien, de Trajan, d'Antonin, de Faustine la Jeune, de Commode et de Septime-Sévère, et de pièces d'équipement, épée à garde de cuivre, bouterolle, fibule en forme de chien, patte ouvragée et aiguillettes de baudrier, boucle à anneau, bouton à double rondelle, neuf lettres de bronze découpé de l'inscription *Utter felix Alae...*, premier exemple de caractères fixés à un bouclier. Un denier à fleur de coin, frappé en 194, indique que ce militaire périt dans la grande bataille de 197, opposant Albin à Septime-Sévère. Or, le site de la bataille n'étant pas encore fixé de façon précise, la découverte du plateau de Saint-Clair, prolongeant le plateau de Rillieux, vient à l'appui de la thèse plaçant le combat sur le plateau de Rillieux. Au quartier de Vaisse, 45, rue du Tunnel, la découverte d'épithèques et d'une urne cinéraire montre que le cimetière repéré sous l'église

Saint-Pierre, s'étend plus loin vers le Sud, le long de la voie franchissant l'enceinte sur le plateau de la Sarra (II^e s.). A Vienne (Isère) ¹³⁷, lors de la construction de l'Hôtel des Postes, sur l'ancien cimetière de Saint-Gervais, au Sud de la gare, une épithèque mentionne un *tabularius publicus* (II^e ou III^e s.).

Un abri sous roche à la pointe méridionale d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), à la « Croix Saint-Charles », abritait un cimetière de bûches ¹³⁸, à la base d'une couche contemporaine des règnes de Claude et de Néron. Les corps avaient été placés dans de petits cercueils de bois, certains dans un *loculus* de pierres fermé par une dalle, et près des squelettes on recueillit quelques petits vases et des fibules.

Dans l'Est de la Gaule, à Mondelange (Moselle), un cimetière du IV^e siècle de notre ère s'étend en bordure de la route nationale n° 53 de Metz à Thionville ¹³⁹. A Gosselming (Moselle), près de la ferme d'Alzing, quatre sépultures à incinération sont contemporaines de la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C. ¹⁴⁰.

6. *Arts et Métiers. Commerce et Industrie.* — Aux abords de ce même cimetière d'Alzing travaillait un atelier spécialisé dans la fabrication des urnes funéraires, exécutées en deux parties, récipient et couvercle, dans un bloc de grès vosgien ¹⁴¹. Il devait exister à Vertault (Côte-d'Or), un petit centre industriel de coutelliers ¹⁴². Leurs productions sont représentées par des couteaux de fer à

(137) *Ibid.*, p. 145.

(138) L. LERAT, *ibid.*, p. 155-158; J. JOLY, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 119-121.

(139) E. DELORT, *Mém. acad. nat. Metz*, n. s. I, 1951, p. 80-82.

(140) *Ibid.*, p. 9.

(141) *Ibid.*, p. 11-12.

(142) R. PARIS, *Bull. soc. hist. et archéol. Châtillonnais*, 1949-1950, p. 29-31.

(134) *Ibid.*, p. 236-239; VII, 2, 1949, p. 236.

(135) *Bull. trim. soc. acad. antiq. Morinie*, XVII, 1951, p. 476-478.

(136) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VIII, 1950, p. 146-150.

lame fixe ou mobile et à manche d'os à décor le plus souvent géométrique, parfois animalier (chien ou sanglier).

En 1947 et 1948, dans les sables des berges de la Saône, on recueillit un certain nombre de vaiselles de bronze ¹⁴³ : près du port d'Ouroux, patère à manche ajouré accosté de deux têtes de cygnes gravées de type flavien; près du gué d'Al-lériot, au Nord de Chalon-sur-Saône, deux casseroles avec thyrse gravé sur le manche et portant la marque de Florus. Cette dernière trouvaille, rapprochée de la masse de documents semblables trouvés à Chalon dans le lit de la Saône, pose le problème de la localisation de l'atelier de Florus dans cette ville. La ville pourrait avoir été par son port un centre de diffusion des orfèvreries et des bronzes d'origine méridionale, acheminés par la Saône, mais aussi un centre de fabrication pour les chaudronneries et les statuettes de bronze si nombreuses dans le Chalonnais. La clé de bronze, dont le manche se termine par une main tenant une boule de fard, est un modèle régional. Enfin l'originalité des objets de parure damasquinés, localisés entre Charnay-les-Chalon et Tournus, laisse entrevoir l'utilisation par les Mérovingiens d'une main-d'œuvre gallo-romaine locale, ancienne et expérimentée.

Une exploitation de fours à chaux, contemporaine des Antonins, était située à Saint-Martin-du-Tertre (Yonne), sur le versant du vallon des Glaciers, à gauche de la route de Vaulx, un peu en avant d'une petite chapelle ¹⁴⁴. Près des vestiges de hangars à trous de poteaux, trois puits avaient été creusés dans la craie et deux murettes disposées en angle aigu extérieurement au banc de craie, étaient

calées par un matelas d'argile rouge vitrifiée. Un ressaut à 1^m,10 du fond sert de point d'appui à un plancher de grosses branches soutenant la masse des matériaux destinés à la cuisson au-dessus de la chambre de combustion pour la mise à feu. A la partie inférieure, une ouverture permettait l'extraction de la chaux. Chaque four n'a été utilisé qu'une seule fois. Peut-être les prétendus silos de Michery sont-ils aussi des fours à chaux.

Près de Peyrelevade (Lozère), à cinq cents mètres des grottes préhistoriques ¹⁴⁵, un carrier avait installé son chantier, à Pélis, pour la fabrication d'éléments architecturaux et de meules. A la question : les Romains ont-ils transporté la pierre d'Arles, c'est-à-dire de Fontvieille (Bouches-du-Rhône), à Toulouse ? on peut répondre par la négative ¹⁴⁶.

Une usine de conserves de poissons, en activité au 1^{er} siècle de notre ère, bassins carrés alignés, analogues à ceux du Vaccarès et de Bétique, a été découverte à Vitrolles (Bouches-du-Rhône), sur une butte voisine de l'ancien étang du Lion, sur la rive orientale de l'étang de Berre ¹⁴⁷.

Les fouilles du chanoine Hermet à La Graufesenque (Aveyron) n'avaient été qu'une suite de sondages dans une plaine s'étendant sur une quinzaine d'hectares et ne portèrent que sur la recherche d'un matériel céramique, négligeant presque entièrement le contexte archéologique. Une exploration plus méthodique du site s'imposait pour préciser aussi bien les problèmes relatifs aux origines de cette industrie et de sa dispersion que de son organisation et de la condition ouvrière

(143) L. ARMAND-CALLIAT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 233-235.

(144) J. CONDRAY, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 196-199.

(145) DESPREST, *Bull. soc. d'ét. Lot*, 1951, p. 151.

(146) *Ann. Midi*, 63, 1951, p. 71-74.

(147) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 124.

des potiers. Pour y répondre, le regretté A. Albenque et L. Balsan¹⁴⁸ ont entrepris déjà deux campagnes à La Graufesenque, sur un emplacement situé à soixante mètres au Sud-Sud-Est de la ferme de La Graufesenque, sur la propriété de M. Miquel, à égale distance entre les sites fouillés par les abbés Cérès et Hermet, entre la Dourbie et les premières pentes du Larzac de l'autre. Dans la partie Nord de la tranchée s'étendent les restes d'un habitat gallo-romain, vraisemblablement de basse époque. Dans la région méridionale, la découverte de vestiges d'architecture, fûts de colonnes, bases moulurées en grès, dallages, marque l'emplacement d'un édifice d'une certaine importance. Au-dessus du dallage, un amas de décombres paraît correspondre au dépotoir d'un atelier de potier : monnaie d'Antonin le Pieux de l'année 137, nombreux tessons de poterie rouge sigillée, outils de potier, supports de vases, cale de four, débris de tournette et, pour la première fois à La Graufesenque, un poinçon-matrice en terre-cuite portant l'image d'un lion accroupi, enfin douze fragments de graffites dont quatre appartiennent à un même compte. L'intérêt principal de ces nouvelles recherches a été de faire connaître l'existence, sous le niveau gallo-romain, d'un horizon préromain représenté par un cimetière à incinération de La Tène II, apportant ainsi la preuve que le confluent du Tarn et de la Dourbie avait été occupé dès le III^e siècle avant l'ère. Certaines pièces du mobilier funéraire, amphores italiques, poteries campaniennes du I^{er} siècle à décor de palmettes, vases de fabrication indigène, monnaies de Marseille, témoi-

gnent de relations commerciales avec la Méditerranée. Au point de vue de l'histoire des industries céramiques, ces fouilles apportent les premiers résultats d'une enquête nouvelle. L'existence d'un habitat antérieur à la conquête étant définitivement établie, ainsi que la présence de poteries de fabrication locale, il est désormais permis de rechercher dans ces modestes fabrications les origines de la grande industrie céramique de La Graufesenque et cela dès la fin du dernier siècle avant notre ère. Cela est d'autant plus vraisemblable que les récentes découvertes faites à Lezoux (Puy-de-Dôme) ont fait connaître la superposition directe d'officines gallo-romaines à des ateliers de potiers celtiques. Des précisions sont également apportées à l'histoire des derniers temps de cette industrie. La présence dans le dépotoir de tessons contemporains du règne d'Antonin le Pieux recule bien au delà de l'époque de Vespasien les ultimes manifestations de cette activité : certains ateliers de La Graufesenque devaient encore travailler au milieu du I^{er} siècle après J.-C. Le dépotoir pourrait être celui de l'officine de *Vitalis*, dont on a recueilli plusieurs estampilles : 70 marques, 36 noms de potiers, dont six nouveaux, tous, à l'exception de *Cintusmus* et de *Crucuro*, d'origine latine, d'où progrès de la romanisation. L'activité reste grande dans ces ateliers du I^{er} siècle, puisque cette officine pouvait assurer la production de plus de 11.000 vases d'après l'un des nouveaux comptes, ce qui implique la conservation de débouchés et la possibilité d'écouler les marchandises au moins sur des marchés locaux ou régionaux. On peut alors envisager de rapporter à La Graufesenque un certain nombre de productions jusqu'alors rattachées à des officines de la Gaule orientale. La romanisation semble bien coïncider avec le déclin de ces ateliers. Les tessons qu'on peut dater des

(148) J. VENDRYES, *C.R.A.I.*, 1951, p. 420; R. LANTIER, *ibid.*, p. 420-422; A. ALBENQUE, *R.E.A.*, LIII, 1951, p. 71-81; DU MÊME, *Rev. archéol.*, 1951, p. 174-190; *Rev. Rouergue*, V, 1951, p. 45-68; L. BALZAN, *ibid.*, p. 531-533; DU MÊME, *Gallia*, VIII, 1950, p. 174-190.

années 157-158, sont bien plus grossiers et le décor sans art. On constate aussi pour certaines productions plus courantes un retour aux formes antérieures à la conquête : la coupe campanienne à bords retournés a été imitée en vernis rouge. En 1951, la tranchée a été reprise au Sud et à l'Est des emplacements déjà fouillés l'année précédente. Le dallage de grès se poursuit et appartient peut-être à la cour de l'atelier céramique, flanqué aux angles Nord-Est et Sud-Ouest d'une construction qui a donné de très nombreux tessons. Des amorces de murailles prolongent sans doute celles précédemment dégagées. Sous le niveau romain s'étend une couche à amphores avec un foyer assez net, des poteries et des ossements d'animaux. Deux nouveaux comptes ont été découverts ainsi que trois nouveaux noms de potiers, *Auratus*, *Bellicuro*, *Tasco*, et des poinçons inédits : oiseau flanquant la marque de *Crucuro*; belluaire avec hache et bouclier; palmette. Un tesson à engobe noir, de type italique, serait un modèle importé.

Le four de potier mis au jour à Lyon, sous le bâtiment de l'Hôtel des Postes ¹⁴⁹, en forme de voûte à peu près circulaire portée sur deux murs, était couvert d'une pierre plate et de trois épaisses couches superposées de terre noire rouge et jaune agglomérée avec de la paille, détail particulièrement intéressant. Un dallage de pierre appareillée marque le niveau du sol romain et prouve que le four était enterré. Cinq amphores étaient en cours de cuisson lorsque la fournée fut interrompue par la bataille de 197. L'officine travaillait pour les *negotiatores vinarii* de l'île des *kanabae*, située sur l'emplacement actuel de la place Bellecour.

Vichy (Allier) fut aussi un centre céramique exploitant le banc d'argile plasti-

que s'étendant sur l'une et l'autre rive de l'Allier ¹⁵⁰. Il est caractérisé par la glazure plombifère de ses fabrications. Son activité pourrait être antérieure à celle des officines de Saint-Rémy-en-Rollat et s'inscrire entre la fin du I^{er} siècle avant l'ère et le début du II^e siècle de notre ère. Une plus grande variété de formes se manifeste également dans les ateliers vichyssois, dont les modèles sont à rechercher dans les productions céramiques de la Haute Italie : tasses, oenochés à panse piriforme ou pyramidale, gourdes plates, biberons, dont les décorations conservent un caractère celtique, avec leurs arcaïques à pointes fleuronées, leurs vessies de poissons, leurs chevaux à jambes humaines, les grues, les cavaliers aux boucliers ovales ou hexagonaux, les rinceaux, les godrons et les cannelures. Parmi les pièces récemment découvertes, on reliendra un poinçon portant un ours derrière un belluaire, décochant la jambe gauche en arrière pour écarter le fauve; des tessons représentant une femme sur un charriot, prête à être livrée aux bêtes ¹⁵¹.

Le fragment de sigillée avec rosace de l'atelier de *Censor*, qui travaillait à Trèves entre 165 et 225, trouvé à Aumetz (Moselle), est la première marque trévière rencontrée en Lorraine. Cependant les produits de ces ateliers étaient importés à l'Ouest, en Meurthe-et-Moselle ¹⁵².

Un catalogue des marques d'amphores d'Alise-Sainte-Reine ¹⁵³ apporte des indications précises sur les relations com-

(150) Dr A. MORLET, *Tourisme, plages et villes d'eaux*, n° 30, février 1952.

(151) DU MÊME, *Vichy-Cannes*, n° 21, avril 1951, p. 31-32; n° 25, août 1951, p. 39-41; *Plages et villes d'eaux*, n° 24, juillet 1951, p. 37-40.

(152) E. DELORT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 161-163.

(153) E. THEVENOT, *XX^e congr. assoc. bourguig. Semur* 1949, p. 67-73.

(149) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VIII, 1950, p. 150.

merciales de la cité, en rapport au 1^{er} siècle avec l'Italie qui importe ses vins en Bourgogne, au 11^e siècle avec l'Espagne qui lui fournit son huile. Les estampilles de Vayres (Gironde) sont assez variées, on y relève une marque de Rheinzabern¹⁵⁴. A la lumière des fouilles, Bavai (Nord) apparaît comme le grand marché régional de la céramique d'Argonne au 1^{er} siècle¹⁵⁵. La plupart des officines, Les Allieux, Vauquois, le Pont des Quatre Enfants, Lavoye, Châtel, y sont représentées. Est-ce bien du vin que contenait l'amphore au nom du marchand espagnol *Marcus Flavius Titurus*, recueillie à Saint-Révérien (Nièvre)¹⁵⁶ ? Très important pour l'histoire du commerce entre l'Espagne et la Gaule est le catalogue des estampilles céramiques de Tarragone¹⁵⁷. L'examen de ces mêmes marques pour la sigillée donne au Portugal les résultats suivants : sur 97 estampilles, 61 relèvent de La Graufesenque, 17 des officines de la Gaule méridionale, 5 de Montans, 3 seulement sont d'origine portugaise¹⁵⁸. Signalons encore une étude physico-chimique de la poterie antique¹⁵⁹.

Le débat sur les origines du vignoble bourguignon n'est pas clos. L'interdiction de planter en Transalpine sous la République romaine¹⁶⁰ avait pour objet de revaloriser les oliveraies et les vignobles appartenant aux citoyens romains. Il ne s'agissait donc que de restreindre, et non de supprimer, une culture pour pallier à

la concurrence indigène. Les rapports de la viticulture et de la géographie de la circulation témoignent de la nécessité pour les centres de production vinicole de ne point s'éloigner des routes. C'est ainsi que le vignoble autunois est un concurrent sérieux pour son voisin chalonais : situé plus au Nord il est dans une position plus favorable à l'exportation vers les grands marchés du vin des régions septentrionales. Le Chalonais par contre dispose d'une voie navigable¹⁶¹. Malgré les recherches d'E. Thevenot concluant de la disparition des amphores italiques en Bourgogne à un développement suffisant de la production locale, R. Dion¹⁶² reste sur ses positions quant aux origines viticoles dijonnaises.

L'un des premiers résultats des fouilles sous-marines de l'épave découverte au large d'Agay-Anthéor (Var), malheureusement ridiculement pillée par les amateurs de souvenirs, a été d'apporter des documents nouveaux à l'histoire des relations commerciales de la Provence et de la Campanie au 1^{er} siècle avant J.-C. L'une des amphores (forme I de Dressel), semblable à celles recueillies à Entremont, à Fos, à Marseille et dans la cargaison du navire d'Albenga, porte l'estampille de la *gens Lassia*, dont l'existence est attestée à Pompéi en 2 avant l'ère¹⁶³. Parmi les objets trouvés au cours des recherches sous-marines, figure l'ancre raménée de l'île Sainte-Marguerite, dont le jas porte une tête de Méduse en relief sur la tranche latérale, inscrite dans un cadre rectangulaire et dont le type s'apparente à la Vénus Rondanini (ve siècle

(154) A. VIDEAU et VACHER, *Rev. hist. et archéol. Libournais*, 1951, p. 85-88.

(155) J. GRINCOURT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 55-76.

(156) R. LOUIS, *ibid.*, p. 176.

(157) S. VENTURA SOLSONA, *Memorias de los museos arqueológicos provinciales*, IX-X, 1948-1949, p. 131-135.

(158) J. M. D. OLEIRO, *Revista de Guimarães*, LXI, 1951, extrt.

(159) H. SALMANY, *Die physikalischen und chemischen Grundlagen der Keramik*, Berlin, 1951.

(160) A. AYMARD, *L'introduction des plantations de vignes en Gaule Transalpine sous la République romaine*, dans *Mél. Géograph. offerts à M. D. Faucher*, I, p. 27-47.

(161) Cf. *Gallia*.

(162) R. DION, *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1951, p. 47-52.

(163) F. BENOIT, *ibid.*, VIII, 1950, p. 129-130.

av. J.-C.), modèle qui persiste dans la Méditerranée hellénistique et romaine. La pièce est contemporaine de la trouvaille d'Agay¹⁶⁴.

C'est le « ménage » d'un campagnard fuyant devant l'invasion, à la fois vigneron et bûcheron, qui a été retrouvé dans un jardin de Tarquimpol (Moselle)¹⁶⁵, enfermé dans un chaudron de bronze recouvert par un autre plus grand et composé d'une trentaine d'ustensiles en bronze ou en fer : entonnoirs, passoires à vin dont les ouvertures dessinent des grecques, trois lampes à crochets (le *copion* lorrain), un plat creux en bronze; une scie à archet et une scie passe-partout, deux gouges, une tarière à douille, une enclume portative, une hache, une herminette, une hachette à tranchant transversal, une hache à fendre le bois, un ciseau, une clochette et deux socs de charrue. Près des chaudrons avaient été déposées des chaînes utilisées pour la manipulation des troncs d'arbres et terminées tantôt par un crochet, tantôt par un anneau ovale. La trouvaille est à rapprocher de celle faite dans un puits à Maclaunay (Marne)¹⁶⁶.

Le nid de statues de la rue de la République, à Orange (Vaucluse)¹⁶⁷ présente une stratigraphie assez curieuse : à un emplacement situé entre les vestiges de murs d'un grand édifice romain, correspondant à l'intersection des murs de la Banque Marseillaise de Crédit et de l'immeuble Nencianina, la couche de débris atteint plus d'un mètre d'épaisseur. Les blocs les plus importants sont à la partie

supérieure, tandis que les morceaux de moindres dimensions, fragments de cadastres, de frises, ayant glissé entre les gros blocs, forment les assises inférieures. Puis, de part et d'autre de cette accumulation, la couche diminue lentement pour ne plus donner que des débris de placages ou des fragments peu volumineux ayant roulé sur les pentes. On peut admettre que tous ces marbres ont été déposés sur cet emplacement lors de l'abandon des monuments romains dépouillés de leurs richesses par les Barbares. Les nouveaux constructeurs d'églises avaient fait entreposer en des endroits choisis tous les débris des monuments délaissés vraisemblablement pour en faire de la chaux. Parmi les sculptures figurent une Vénus, réplique probable de la Vénus de Naples-Frénus; une jambe de statue drapée; la partie supérieure du corps d'un personnage drapé; des torsos également drapés; un empereur, le torse revêtu d'une cuirasse sur laquelle un Harimaspe étrangle un Griffon d'une main et de l'autre poignarde un second Griffon, sujet peu souvent représenté mais qui se retrouve à la Villa Albani et à Volubilis. Les morceaux de frises peuvent être rattachés à six groupes différents : Victoires ailées dirigées vers un sujet central inconnu; personnages groupés deux à deux; nouveaux fragments de la frise de Persée, Amazones armées de lances et de boucliers s'élançant à la suite du héros; porteurs d'offrandes et animaux porteurs; frise des Centaures, tête de joueur de flûte et Centaure caressant une girafe. Ces éléments se rapprochent des frises de la basilique Emilia et relèvent d'un prototype commun. Ils doivent venir du théâtre et représentent deux séries chronologiquement distinctes, attestant une réfection du monument¹⁶⁸. Dans les séries archi-

(164) *Ibid.*, p. 130; — *Rev. archéol.*, 1951, I, p. 223-228.

(165) E. DELORT, *Mém. acad. nat. Metz*, n. s., I, 1951, p. 25; — *Cahiers lorrains*, 1951, p. 41-48.

(166) P.-M. FAVRET, *C.R.A.I.*, 1947, p. 120-128.

(167) J. SAUTEL, *C.R.A.I.*, 1951, p. 239-242; — *Gallia*, VIII, 1950, p. 139-141.

(168) Ch. PICARD, *C.R.A.I.*, 1951, p. 244.

tecturales ce sont des fûts de colonnes lisses ou cannelés, des bases, des volutes, des tailloirs de chapiteaux généralement corinthiens, de grandes architraves, des morceaux de frises unies, des corniches à modillons décorés d'oves, de rais de cœur, de denticules, des chapiteaux de pilastres corinthiens, des tables ornées de coquilles.

Contemporain du 1^{er} siècle avant l'ère, le cippe pyramidal de Flaux (Gard), portant la figuration, à l'intérieur d'un *naiskos*, d'une tête sommée du calathos, témoigne une influence gréco-égyptienne¹⁶⁹.

On retiendra parmi les récentes découvertes de sculptures et de bas-reliefs: les vestiges d'une statuette en marbre blanc, pied à brodequin à talonnettes d'une image de Mercure, à Capniac (Dordogne)¹⁷⁰; la tête en marbre blanc d'un personnage contemporain de Néron, trouvée à Péronne¹⁷¹; une autre tête de même matière provenant du sous-sol d'une maison romaine de Tarquimpol (Moselle)¹⁷²; le bas-relief de Saint-Cricq à Saint-Aignan (Gironde), gladiateur casqué, vêtu d'une tunique courte, les jambes nues, marchant à gauche, la main droite portée en avant et tenant un bouclier¹⁷³; le fragment de plinthe en marbre blanc du baptistère de Nevers, avec deux têtes juvéniles, peut-être un fragment de sarcophage aux Amours¹⁷⁴; on annonce¹⁷⁵ que R. Lizop a proposé une interprétation des bas-reliefs trouvés à l'Institut catholique de Toulouse.

(169) J. JANNORAY, *Gallia*, VIII, 1950, p. 116.

(170) *Bull. soc. hist. et archéol. Dordogne*, LXXVIII, 1951, p. 151.

(171) A. BLANCHET, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 335-336.

(172) R. DELORT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 161.

(173) B. DUCASSE, *Rev. hist. et archéol. Libournais*, 1951, p. 6-10.

(174) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 176.

(175) *Ann. Midi*, 63, 1951, p. 281.

A la liste déjà longue des sculptures alexandrines découvertes dans la Gaule méridionale s'ajoute la panthère de bronze, trouvée au large de la côte méditerranéenne¹⁷⁶ et qui devait porter l'image d'un enfant dionysiaque se rattachant aux images de fauves rugissants, assis ou debout, la patte antérieure gauche levée, tantôt figurée isolément, tantôt associée à une figure de Dionysos, la croupe fléchissant légèrement comme sous le poids d'un fardeau. La pièce est à rapprocher des rondes-bosses, des petits bronzes et des monnaies, et particulièrement du Dionysos sur la panthère du Sérapéion de Memphis, contemporain du règne de Ptolémée 1^{er}, dont le nouveau monument est très proche. Il faisait vraisemblablement partie de la cargaison d'un navire naufragé qu'un fragment de fanal en bronze, découpé en forme d'enceinte de ville, crénelée et tourelée, permet de dater du 1^{er} siècle de notre ère.

Trois petits bronzes figurés de Besançon (rue des Chambrettes) font partie de quelque chapelle domestique: dieu du Sommeil, avec torque d'argent, volé en 1914; dieu assis avec oreille droite démesurée, tenant un serpent et une grappe de raisins, type divin à rapprocher des figurines d'Amiens et de Lantilly; dieu gaulois assis dans un fauteuil d'osier, vêtu de la pèlerine à capuchon et d'une tunique longue, à tête amovible, nouvel exemplaire d'une série représentée par les statuettes de Gotha, de l'ancienne collection Oppermann et de Nîmes¹⁷⁷.

Dans un puits, entre la voie romaine et la Loire, fut recueillie une statuette en bronze de danseur équilibriste, empreinte d'un réalisme populaire¹⁷⁸.

(176) R. LANTIER, *C.R.A.I.*, 1951, p. 112-114; — *Rev. des arts*, 1951, n° 2, p. 115-116; — *Mon. Piot*, XLVI, 1952, p. 69-76.

(177) L. LERAT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 195-204.

(178) R. LOUIS, *ibid.*, p. 170.

Il n'est plus possible d'accepter l'identification proposée pour la petite figurine de Mercure remarquée par Sauval et qui fut, en son temps, matière à poésie. Elle avait été trouvée dans des fouilles faites à Paris sur l'emplacement du Palais du Luxembourg, auxquelles s'intéressait Marie de Médicis. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'un faux postérieur, exécuté par des fondeurs italiens comme étant plus digne d'être offert à la reine¹⁷⁹.

L'Apollon citharède d'Uriage (Isère), entré en 1947 dans les collections du Musée d'Art et d'Histoire de Genève¹⁸⁰, remonte à un prototype hellénistique qui adapte l'Apollon Sauroctone de Praxitèle et le Potos de Scopas à ce nouveau sujet. La pièce, qui se date du 1^{er} ou du 2^e siècle de notre ère, n'est pas importée d'Italie, mais a été exécutée dans un atelier gallo-romain. Le thème représenté était très en faveur en Gaule, et certaine rudesse dans les traits du visage dénote un faire indigène, bien que d'une technique supérieure aux groupes des Apollons citharèdes d'Allerey, de Volesvres, de La Comelle-sous-Beuvray (Saône-et-Loire) et de Chavériat (Jura), œuvres de bronziers chalonnais. Ce serait encore à ces mêmes ateliers qu'on pourrait attribuer les statuettes d'argent trouvées en 1764 dans la cour de l'Hôtel-Dieu de Mâcon et conservées au Musée Britannique¹⁸¹.

Un fragment de la toge de la statue en calcaire de Bagnols¹⁸², emporté, croit-on à Saugues, a été retrouvé.

Est-ce bien un petit *aediculum* qui est représenté sur le manche d'une patère en

bronze, mis au jour à Auxerre, dans le quartier de l'ancienne abbaye de Saint-Julien, au confluent du ru de Vallon et de l'Yonne près de l'écluse¹⁸³ ? Vertault a fourni des appliques de serrures en tôle de bronze, des poignées de coffres faites de deux dauphins engoulant une coquille, certainement exécutées sur place dans des ateliers dont on a retrouvé quelques moules, des creusets pour la fonte du bronze et qui ont encore fabriqué des appliques zoomorphes ou anthropomorphes, tête d'animal fantastique à crête formant anneau, masques de Faune barbu et de Silène âgé¹⁸⁴. Rapprochées des découvertes de manches de couteaux, ces fabrications précisent le caractère industriel de la ville gallo-romaine. La nature des vaisselles et des objets en verre, perles, bracelets, pions de jeu, fausses intailles recueillies dans les fouilles de Vertault, tendrait à prouver que les rapports commerciaux de la cité étaient plus importants avec les pays des Leuques qu'avec Alésia¹⁸⁵.

Un mémoire posthume de F. Delage¹⁸⁶ traite des arts en Limousin à l'époque gallo-romaine (Haute-Vienne, Corrèze et majeure partie de la Creuse).

Un ouvrage récent¹⁸⁷ pose de nouveau l'épineuse question du fer à cheval. Le livre est l'œuvre d'un technicien et ses conclusions rejoignent celles que proposait, il y a vingt ans, le Ct Lefebvre des Noëttes¹⁸⁸ : aucun témoignage archéo-

(183) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 176-178.

(184) R. JOFFROY, XX^e congr. assoc. bourguig. soc. sav. Semur, 1949, p. 94-95.

(185) R. JOFFROY et R. PARIS, *Bull. soc. hist. et archéol. Châtillonnais*, 1950, extrt.

(186) *Bull. soc. Hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1951, p. 273-283.

(187) G. CARNAT, *Le fer à cheval à travers l'histoire et l'archéologie. Contribution à l'histoire de la civilisation*, Lausanne, Spès, 1951.

(188) *L'attelage et le cheval de selle à travers les âges*. Paris, 1931.

(179) A. BLANCHET, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 176-178.

(180) W. DEONNA, *Museum helveticum*, VIII, 1951, p. 228-234.

(181) L. ARMAND-CALLIAT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 56-59.

(182) *Bull. trim. soc. lettr., sc. et arts Lozère*, 1951, p. 100.

logique dûment établi, ni pour les Celtes, ni pour les Grecs, ni pour les Romains ou les Gallo-Romains, ne vient apporter la preuve de la connaissance de la ferrure à clous pour ces différents peuples. Il en est de même pour les Mérovingiens et les Carolingiens. Dans ces conditions la ferrure à clous du cheval ne peut avoir une origine antique. Elle apparaît comme la conséquence de la découverte du collier d'épaule et du développement de la chevalerie au Moyen âge (XI^e siècle en Suisse). Cela ne signifie toutefois pas que les Romains ne se soient pas préoccupés de l'usure prématurée du sabot du cheval. S'ils ont ignoré la ferrure à clous, ils ont su protéger les pieds des animaux de trait par de véritables chaussures métalliques, les hipposandales, plaques solaires à crochets et à talonnières, fixées au sabot par des courroies, procédé encore en usage de nos jours en Bosnie. En l'absence d'une documentation archéologique suffisante, il est encore impossible de préciser le lieu d'origine de la ferrure à clous. Un certain nombre de raisons, dureté du sol, des routes en particulier, humidité du climat, élevage et utilisation intensive du cheval à des travaux de plus en plus lourds et rapides, principalement aux armées, expliquent cette invention qui semblerait plutôt venir logiquement de l'Europe septentrionale que du Sud. En ménageant les forces humaines, contraintes jusque-là d'assurer les plus lourds transports, l'invention du fer à cheval a permis à l'homme d'améliorer sa condition. Et cette dé-

couverte frappa son imagination au point d'attacher au fer à cheval des vertus magiques de protection.

7. *Religion*. — Un essai¹⁸⁹ sur le caractère des principaux dieux celtiques et germaniques propose les conclusions suivantes : la plus ancienne religion de l'un et l'autre groupe est représentée par un

culte de la fécondité. Au ciel règnent d'une part Teutatès, Taranis, Esus, de l'autre, Tiu, Donar et Wotan. Une divinité protectrice, la Terre Mère, est honorée sous divers noms. Entre ciel et terre se dresse la colonne qui supporte le firmament. Aux temps préromains, il n'y a pas d'images divines, les dieux sont adorés sous la forme symbolique, roue du Soleil de Tiu-Teutatès, hache ou double-hache de Donar-Taranis, cheval ou bûcheron de Wotan-Esus. Toutes ces figurations existent à l'âge du Bronze et peut-être même dès le Néolithique. Au cours des siècles une évolution se produit dans l'ordre de préséance des grands dieux : Tiu le maître du ciel cède la place à Donar, puis à Wotan, dans le panthéon germanique. Ce n'est qu'à l'époque romaine qu'apparaît l'image cultuelle anthropomorphe empruntée à l'iconographie gréco-romaine.

Les recherches de F. Benoit sur le caractère funéraire du dieu cavalier au géant anguipède et de l'écuyère Epona ont été l'objet de sévères critiques de P. Lambrechts¹⁹⁰ qui se refuse à retrouver dans ces monuments toute trace de symbolisme funéraire. Ce même caractère, pour F. Benoit¹⁹¹, reparait dans un groupe de la déesse-mère et du dieu accroupi d'Autun : le dieu aux yeux clos est-il une victime propitiatoire pour le salut du défunt ? la déesse-mère accueille-t-elle le mort dans son sein ? On peut la rapprocher de la Terre-Mère de Tourettes, tenant sur ses genoux une tête coupée. Le dieu accroupi serait assimilé au repos

(189) F. SPRATER, *Die Hauptgötter der Kelten und Germanen*, dans *Festschrift Wahle*, p. 206-211.

(190) P. LAMBRECHTS, *Divinités équestres celtiques ou défunts héroïsés ?* dans *L'Antiq. class.*, XX, 1951 p. 107-128.

(191) F. BENOIT, *Latomus*, X, 1951, p. 439-457.

éternel, et la pose dans laquelle il est figuré en serait le symbole.

Est-il possible de préciser le rôle du cheval dans la religion de la Gaule orientale¹⁹² ? On ne doit pas confondre animal et divinité. Le cheval n'est pas plus Rudiobos que Segomo et ne s'identifie pas à Epona. S'il possède un caractère sacré ce ne peut être que par un rejaillissement sur lui-même de la nature divine du dieu dont il est le serviteur, et c'est dans cette mesure seulement qu'il serait permis d'envisager un culte du cheval. Epona n'est pas une jument divine qui a pris la forme humaine, et bien loin d'être un animal, elle apparaît comme une idole féminine, une déesse à la jument. L'équidé n'est qu'un attribut comme la roue de Taranis. Son caractère n'est pas simple : à la fois génie de la prospérité et des sources, elle peut également se rattacher aux mythes d'outre-tombe. Mais il est difficile de relier à ces croyances de l'au-delà les figurines de chevaux en terre-cuite : ce sont des ex-voto, et quant aux cavaliers en armes le patronage de Segomo leur conviendrait mieux que celui d'Epona. Au culte des eaux se rattache le groupe du dieu cavalier au géant anguipède représentant peut-être le « libérateur des eaux »¹⁹³. Personnification des eaux encore, mais aussi garantie de fécondité pour les humains, protectrices de l'au-delà, tels sont les caractères des Déeses Mères¹⁹⁴, dont les origines remontent aux temps préhistoriques.

On ne peut nier la complexité de ces personnages divins et chacune des interprétations qu'ils provoquent contient sa

(192) E. THEVENOT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 129-141.

(193) DU MÊME, *La Nouvelle Clío*, 1950, p. 603 sq.

(194) DU MÊME, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 7-26.

part de vérité. Si le dieu accroupi peut être l'image du repos éternel, il s'identifie aussi avec *Cernunnos* et on peut interpréter la pose dans laquelle il est figuré comme l'image réaliste d'un Celte assis sur des bottes de paille, ou lui reconnaître un sens religieux profond¹⁹⁵. Un texte de Macrobie (*Sat.*, I, 10, 21) relatif à *Ops*, interprète cette pose comme signifiant un contact avec la Terre nourricière, et à son caractère infernal s'ajoute la personnification de la Terre, source d'abondance et de félicité. Il en est de même du dieu cavalier au géant anguipède qui participe de la nature d'Apollon - Hélios et de Jupiter - Zeus, parfois aussi figuré avec la roue de Taranis dont il est comme l'ultime émanation¹⁹⁶. Cette polyvalence explique les contradictions des diverses interprétations pour deux bustes, trouvés à Mâcon en 1764, identifiés comme Apollon Granus et Sirona¹⁹⁷, protecteurs des chevaux au même titre que les Dioscures dans la Gaule orientale, explication qui n'est pas généralement admise¹⁹⁸. Un bon exposé est donné des cultes des Mandubiens et des Éduens¹⁹⁹.

Dans un petit volume, G. Gerlach²⁰⁰ retrace l'histoire des sanctuaires du Donon, plusieurs fois reconstruits et dévastés au XVIII^e siècle par les chercheurs de trésors et de matériaux. Il n'est pas moins difficile, au temple des Sources de la Seine²⁰¹ élevé entre la fin du I^{er} siècle

(195) Phyllis PRAY BOBER, *American Journ. of Arch.*, LVI 1951, p. 13-51.

(196) J.-J. HATT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 82-87.

(197) E. KRÜGER, *Germania*, 28, 1944-50, p. 213 sq.

(198) L. ARMAND-CALLIAT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 56-59.

(199) XX^e congr. assoc. bourguig. soc. sav. Semur, 1949, p. 90-92.

(200) *Une montagne sacrée dans les Vosges : le Donon*. Raon l'Étape, 1951.

(201) MARTIN, *R.F.L.*, 29, 1951, p. 66.

et le début du II^e, de reconnaître la destination des différents édifices. *Sequana* apparaît comme une déesse tutélaire, protectrice du long cours du fleuve, et aussi guérisseuse. C'est aussi un temple de source qui est en cours de dégagement entre la boucle du Loing et le canal de Briare, à Montbouy près de Châtillon-Coligny (Loiret), au lieu dit « Craon »²⁰² : à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire, doublée extérieurement d'un fossé communiquant avec le Loing et renforcée de trois tours carrées sur la face orientale non défendue par la rivière, se dresse un complexe de bâtiments, salle octogonale abritant une piscine froide, d'autres bassins et des canalisations à l'intérieur d'une cour bordée sur trois de ses côtés d'un portique occupé par les cellules réservées aux dévôts, qui ont laissé des ex-voto, Déesses Mères, Vénus en terre-cuite blanche. Au voisinage, un autre lieu de culte à triple enceinte et cella circulaire occupe le sommet d'une éminence entre la rivière et l'amphithéâtre voisin du château de Chenevières. Les fouilles du siècle dernier dans le sanctuaire du ruisseau de la Cave, à Essarois (Côte-d'Or), n'ont pas épuisé le gisement et de nouvelles recherches pourraient être fructueuses, comme le montre la découverte récente d'un nouvel ex-voto, buste d'homme assez mutilé²⁰³. Le captage de la source de la Beugne, au Bois Richard à Agé (Saône-et-Loire) a révélé l'existence d'un nouveau temple de sources avec un petit oratoire rustique, vases, plaquette de bronze au phallus, statuettes de terre-cuite, enfant rieur, buste de femme, déesse mère assise dans un fauteuil d'osier et allaitant un enfant, monnaies des I^{er} et II^e siècles²⁰⁴.

Les découvertes se poursuivent dans le sanctuaire de carriers de la montagne d'Arrée (Ariège)²⁰⁵ : parmi les quatre autels de marbre de Saint-Béat dédiés à *Erriapus*, l'un d'eux avait été consacré par l'ensemble des marbriers travaillant aux carrières. Il s'agit donc d'une dévotion commune à tous les marbriers, vraisemblablement groupés en collège.

Est-ce bien un temple de Mercure qui a été reconnu à l'Isle-Aumont (Yonne), près de l'église²⁰⁶ ? Le culte de cette divinité a été très répandu à l'Ouest de Chalon-sur-Saône autour d'un centre qui pourrait être fixé à Mellecey, dans la montagne et au voisinage du croisement de deux voies romaines²⁰⁷. Ce n'est pas une villa qui a été découverte à Thiverny (Oise), mais peut-être un sanctuaire, avec peintures, rattaché à un très ancien lieu de culte²⁰⁸.

La mise au jour à Nîmes, boulevard Gambetta²⁰⁹, d'une mosaïque à six médaillons dans un encadrement de grecques et cantonnés aux angles de fruits, de poissons ou d'oiseaux encadrant un motif central, Bellérophon et la Chimère, sujet rarement traité par les mosaïstes, apporte des précisions sur le caractère eschatologique de ces pavements au III^e siècle de notre ère. Autour du mythe de Bellérophon, utilisé dans le décor des sarcophages (Port-Gueydon), sont associés des motifs prophylactiques, personnages empruntés à la marche du temps, Vents à Avenches, Saisons à Nîmes, paon

La mise au jour à Nîmes, boulevard Gambetta²⁰⁹, d'une mosaïque à six médaillons dans un encadrement de grecques et cantonnés aux angles de fruits, de poissons ou d'oiseaux encadrant un motif central, Bellérophon et la Chimère, sujet rarement traité par les mosaïstes, apporte des précisions sur le caractère eschatologique de ces pavements au III^e siècle de notre ère. Autour du mythe de Bellérophon, utilisé dans le décor des sarcophages (Port-Gueydon), sont associés des motifs prophylactiques, personnages empruntés à la marche du temps, Vents à Avenches, Saisons à Nîmes, paon

(202) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 170-172; — L. LERAT, *ibid.*, p. 156-159.

(203) *Bull. soc. hist. et archéol. Châtillonnais*, 1950-1951, p. 53.

(204) L. ARMAND-CALLIAT, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 60-61.

(205) M. LABROUSSE, *Rev. de Comminges*, XLIV, 1951, p. 74-82.

(206) J. SCAPULA, *Gallia*, VIII, 1950, p. 81.

(207) L. ARMAND-CALLIAT, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 167-169.

(208) Comm. des fouilles, 27 mai 1952.

(209) R. LANTIER, *C.R.A.I.*, 1951, p. 48-52.

emblème de la résurrection, cratère du breuvage d'immortalité, canards symboles de l'hiver, décors centrés sur l'idée de la mort et de l'âme promise à l'éternité des joies célestes. Cette tendance de l'art romain, aussi éloignée que possible d'un esthétisme gratuit, se manifeste encore dans les représentations de scènes empruntées à la chasse²¹⁰. Ce qui importe dans la poursuite du lièvre sur le sarcophage de Jovin (E. 367), chasse d'origine gauloise, c'est bien moins la conformité de la scène à la réalité ou sa beauté propre, que la signification qu'elle comporte et le bénéfice surnaturel qui peut en résulter, tant pour le spectateur que pour l'auteur du monument. Cette même eschatologie reparait sur la statue de sphinge assise les jambes repliées d'Avalon, sur la pierre d'Estrains (Nièvre) et le groupe roman de Flavigny (Côte d'Or), louve tenant un animal dans ses griffes²¹¹.

Au bois d'Yèvres, dans la boucle du Cher et de l'Yèvre, avant le confluent, on mit au jour une statuette d'homme debout, brisée aux genoux, tenant des fruits et des pommes de pin dans un pan de sa chlamyde, peut-être Sabazius, témoignant ainsi d'une certaine diffusion de la religion anatolienne chez les Bituriges²¹². Divers autels dédiés à Mercure et à un Génie ont été recueillis à Villars²¹³ et à Cucuron (Vaucluse)²¹⁴.

Une interprétation nouvelle est donnée des sujets figurés sur l'œnoché en verre bleu, découverte jadis à Besançon au

quartier de Chamars; scène de purification au cours d'une initiation aux mystères de Dionysos²¹⁵.

Il est difficile de donner une explication du sujet représenté sur un relief de marbre blanc, longue tige et à gauche les restes d'un avant-bras, à droite les deux mains d'un autre personnage tenant une coupe à anses, trouvé à Chartres, rue du Cardinal-Pie²¹⁶. Culte des arbres ?

Sur la colline du Castellar, à Istres (Bouches-du-Rhône), une dédicace aux Matrones a été relevée²¹⁷.

Dans le folklore, les mythes gallo-romains ont laissé des survivances plus ou moins estompées, en particulier dans le comportement des jeunes gens à l'égard des jeunes filles, et le 1^{er} Mai évoque l'histoire galloise de l'héroïne Riannon et peut-être d'Epona²¹⁸.

8. *Numismatique*. — Si l'on examine l'ensemble des monnaies trouvées à Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne) depuis un quart de siècle, on constate tout d'abord les apports des ateliers de Tarraconaise, de la vallée du Rhône et de la Cyrénaïque. Sous le Haut-Empire, ce sont des pièces de Rome avec le sigle S.C. Quant au numéraire du Bas-Empire, il est originaire des officines de Trèves, d'Arles et de Lyon²¹⁹.

Des trésors monétaires ont été trouvés à Montbouy (Loiret) autour de la ferme de Craon, vase en terre-cuite ayant contenu 5.889 monnaies de Gordien III à Trébonien Galle et aux deux Tétricus, les émissions locales y sont nombreuses²²⁰;

(210) J. LYMARD, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*, Bibl. Ec. fr. Athènes et Rome, fasc. CLXXI, 1951; — cf. G. Ch. PICARD, *Journ. Sav.*, 1951, p. 72-85.

(211) M. RENARD, *XX^e congr. assoc. bourg. soc. sav. Semur*, 1949, p. 93.

(212) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1951, p. 175.

(213) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 138.

(214) *Ibid.*, p. 138.

(215) M. DAYET, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 40-43.

(216) A. BLANCHET, *B. A. C.*, 1943-1945, p. 189-190.

(217) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 123.

(218) A. GRENIER, *Rev. hist.*, CCIV, 1950, p. 28-29.

(219) P. SAPÈNE, *Rev. Comminges*, XLIV, 1951, p. 139-154.

(220) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 171.

en Normandie ce sont les découvertes d'un grand bronze de Philippe I^{er} à Falaise ²²¹, du Manoir, à Ryes, cachette de 425 pièces de Vespasien à Gallien, comme à Estrées-la-Campagne, enfermées dans un vase de terre-cuite ²²². La cachette de la rue Allix à Senlis était constituée de 1168 petits bronzes, principalement des *antoniniani* de Valérien, de Gallien, de Salonin, de Valérien II, de Claude II, de Quintille, d'Aurélien, de Postume, de Marins, de Victorien et de Tétricus, frappées à Rome, à Milan et dans les ateliers locaux de Cologne et de Trèves. Le trésor avait été enfoui sous le règne d'Aurélien, aux approches de la grande invasion de 275, au bord d'une route, dans une bourse fermée de cordons. La composition de la cachette rappelle celle du trésor de La Vineuse, dissimulé au plus tôt sous Probus et comportant des monnaies gardées en attendant des temps plus favorables à leur négociation, ou parce que la circulation du numéraire antérieur à la réforme d'Aurélien avait été prohibée ²²⁴. Le pot de terre trouvé à 80 mètres à l'Ouest de l'église d'Hamel-Bouzacourt (Somme), dans une villa gallo-romaine ²²⁵, abritait 216 pièces, dont 1 monnaie gauloise et 215 deniers d'argent de Faustine la Jeune à Gordien III, représentant les économies d'une famille de paysans qui l'avaient enfoui lors de la disparition de l'or pour conserver des monnaies de bon aloi ²²⁶. Parmi les monnaies antiques recueillies au Mont-Héracle (Moselle), figurent un médaillon de Périnthe, en Thrace, de

l'époque de Septime-Sévère et un médaillon de Constant I, en argent, frappé à Siscia (Pannonie) ²²⁷.

VI

TEMPS CHRÉTIENS ET MÉROVINGIENS

Deux épitaphes du cimetière de Saint-Laurent à Lyon ¹, datées des années 652-653, c'est-à-dire de la 17^e année du règne de Clovis II, fournissent l'une des rares dates auxquelles on peut sûrement accrocher la chronologie mérovingienne du VII^e siècle, découverte lourde de conséquences permettant de fixer vers 531 la date du meurtre des enfants de Clodomir et de reporter le mariage de Clovis et de Clotilde antérieurement à l'année 500 c'est-à-dire à la guerre contre les Burgondes.

Le regretté F. Lot a donné une seconde édition de son ouvrage, *La fin du monde antique et le début du Moyen âge* ².

L'histoire des origines de l'église de France préoccupe de nombreux auteurs. Jusqu'au milieu du IV^e siècle les documents relatifs aux premiers temps des églises épiscopales restent rares et les discussions sur les légendes de l'apostolicité de ces églises sont désormais inutiles. A côté de pièces d'une authenticité certaine (lettres des chrétiens de Lyon et de Vienne, de Saint-Cyprien au Pape Étienne), bien d'autres ne contiennent que des données imprécises, tels les catalogues épiscopaux. Quant aux renseignements apportés par l'archéologie, leur interprétation reste toujours délicate et la topographie est à utiliser avec prudence.

(221) Dr. DORANLO, *Bull. soc. antiq. Normandie*, LI; 1948-1951, p. 268.

(222) *Ibid.*, p. 350-351.

(223) R. LOUIS, *Gallia*, VIII, 1950, p. 179.

(224) J. LAFAURIE, *Bull. soc. fr. numism.*, 5, 1951, p. 2-3.

(225) J. HEURGON, *Bull. trim. soc. antiq. Picardie*, 1951, p. 14-21.

(226) *Ibid.*, p. 67.

(227) J. BABELON, *B.A.C.*, 1943-1945, p. 252-253.

(1) C. COURTOIS, *Mél. L. Halphen*, p. 155-164.

(2) *L'évolution de l'Humanité*. Paris, 1951.

Par contre, on dispose de sources plus abondantes et variées, témoignant de la vitalité de la Gaule des invasions³, qu'étudie D. Rops, sous le titre : *L'église des temps barbares*⁴.

Dans notre Midi, ce n'est qu'à partir de 445 que les évêques d'Aix échappent à la primatie d'Arles et commencent à jouir sans contestation de la juridiction métropolitaine sur la Narbonnaise seconde, constituée sous le principat de Gratien. Il ne semble pas, comme le supposait Mgr. Duchesne, que la nouvelle province ait été affectée par la décision prise, en 450, par le Pape Léon de reconstituer une province ecclésiastique arlésienne. On en aurait pour preuve le conflit qui, entre 450 et 461, amène le siège d'Embrun à lutter à son tour pour établir sa propre juridiction sur les évêchés des Alpes-Maritimes⁵. L'évêque Crescent nommé dans l'Épître de Saint Paul aux Galates, épître écrite en réalité pour la Gaule méridionale, siégeait à Vienne sous le règne de Néron⁶, renseignement important pour l'histoire de l'organisation ecclésiastique du pays au I^{er} siècle de notre ère. La vie chrétienne en Bourbonnais⁷ au VI^e siècle, d'après les renseignements donnés par les Vies de Saint Lupicien, de Saint Pourcin et de Saint Patrocle, se serait ordonnée autour de trois centres principaux. L'introduction et la propagation du culte de Saint Pierre⁸ dans le diocèse de Metz remonte aux premiers temps chrétiens et à l'époque franque pour atteindre son apogée sous les Carolingiens. Après Saint

Pierre et la Vierge, Saint Martin⁹ est, dans la Moselle, le plus fréquent des patrons des églises. Protecteur de la dynastie mérovingienne, il était venu à Trèves en 371 et 384, passant par Toul et sans doute par Metz. Son culte est localisé le long des rivières, plus rarement sur les routes romaines et dans les régions forestières, favorisé par les rois d'Austrasie et les seigneurs francs. Dans la Gaule septentrionale¹⁰, le rôle des monastères de Saint-Waast, de Saint-Amand et de Saint-Bertin a été prépondérant dans la diffusion de l'art et de la civilisation, avant comme après les invasions normandes.

L'importance de cette action du monachisme a été bien mise en valeur à l'occasion du XIV^e centenaire de la naissance de Saint Colomban : rôle des abbayes dans la formation des cités¹¹; rapports du saint et de la Gaule franque¹²; les moines irlandais en Gaule avant Saint Colomban; démêlés du saint avec l'épiscopat franc; influence de Colomban et de ses compagnons sur les monastères de la Brie, Farmoutiers, Jouarre, Saint-Faron de Meaux, Chelles¹³; fondations colombaniennes dans le diocèse de Bourges¹⁴; Saint Colomban et l'Alsace¹⁵, son voyage en remontant le Rhin de Mayence en Suisse, séjour à Strasbourg. L'action colombanienne semble s'être exercée principalement par ses disciples, d'ailleurs assez faiblement, mais son culte aurait été assez en honneur en Alsace¹⁶. Cette influence du monachisme anglo-saxon en

(3) E. GRIFFE, *Rev. de l'église de Fr.*, XXXVII, 1951, p. 40-52.

(4) Paris, A. Fayard, s. d. (1950).

(5) E. GRIFFE, *Bull. de littér. ecclésiastique*, LI, 1950, p. 65-74.

(6) Chanoine BOUISSON, *Rhodania*, 1948, p. 27-29.

(7) F. LAROCHE, *Bull. soc. d'hist. et d'archéol. Vichy...*, 1950, p. 259-263.

(8) Chanoine MORHAIN, *Mém. acad. nat. Metz*, n. s., 1951, p. 12.

(9) DU MÊME, *ibid.*, p. 16-17.

(10) J. LESTOCQUOY, *Bull. soc. d'ét. prov. Cambrai*, XLIII, 1950, p. 1-11.

(11) DU MÊME, *Mél. colombaniens*. Actes du congrès internat. Luxeuil, 1950.

(12) R. LAPRAT, *ibid.*, p. 119-141.

(13) A. BARRAULT, *ibid.*, p. 197-208.

(14) J. MELLOT, *ibid.*, p. 209-210.

(15) R. METZ, *ibid.*, p. 217-232.

(16) M. BARTH, *ibid.*, p. 259-275.

Occident se manifeste avec force au cours des derniers temps mérovingiens, pendant lesquels l'épiscopat ne joue pas un rôle prépondérant. Plus missionnaire que contemplatif, il se mêle au monde pour y exercer son action. La réforme de Benoît d'Aniane, tendant à séparer le moine du monde et à le vouer surtout à la prière liturgique, eut pour conséquence la disparition de son influence en faveur du pouvoir épiscopal¹⁷, fort important au début de l'époque mérovingienne, alors que l'évêque apparaît comme le *defensor civitatis*.

Des fragments historiques de Paulin de Nole conservés par Grégoire de Tours retracent en effet les efforts faits, en 407-409, par les évêques du Sud-Ouest de la Gaule pour venir en aide à leurs ouailles victimes de l'invasion des Vandales¹⁸. Un évêque, Saint Arnould de Metz, et ses successeurs ont joué un grand rôle à Épinal dans la fondation du bourg, du chapitre de Saint-Goéry et de la basilique Saint-Maurice¹⁹.

On lira volontiers le mémoire que le chanoine Coolen²⁰ consacre à l'examen de l'attitude des chrétiens de Gaule au *vii^e* siècle, se tenant mal aux offices, encore empreints d'un paganisme latent, au point d'obliger le clergé à christianiser les anciennes fêtes païennes, ignorants et de mœurs rudes. L'église est alors, autant un lieu de réunion où l'on traite ses affaires, qu'un sanctuaire.

Il sera nécessaire de soumettre à de nouvelles enquêtes le problème de la régression urbaine pendant le Bas-Empire. Celle-ci ne paraît pas présenter le carac-

tère catastrophique qu'on lui prête et l'exemple de Lutèce²¹ serait en faveur de cette révision. Vers 280, les beaux quartiers ont été ravagés par l'incendie, mais au Nord à Saint-Gervais, un faubourg assez misérable se constitue autour d'un martyrium. Dans l'île, c'est la ville close; au Sud, sur les pentes septentrionales et méridionales de la Montagne Sainte-Geneviève, entre la Seine, les arènes et la Bièvre, la ville ouverte, le *vicus*, se terminait par un vaste cimetière, lieu de pèlerinage attirant les fidèles sur la tombe de Saint-Marcel. Le *iv^e* siècle marque le développement des faubourgs. Les pertes sont alors comblées et la vie s'organise de nouveau autour des paroisses suburbaines. La prépondérance de la rive gauche s'affirme aux *vi^e* et *vii^e* siècles, et la rive droite participant à cet essor, c'est une véritable ville que les Mérovingiens lèguèrent aux Carolingiens. Le tableau n'est pas très différent si l'on envisage le problème du peuplement de la *civitas* des *Parisii*, où trois régions avaient particulièrement retenu l'attention des propriétaires terriens gallo-romains : les bords de la rive gauche de la Seine, la vallée de la Marne entre Saint-Denis et Sevran, le cours moyen de la Marne. En somme, peu de changements ont été apportés par la conquête franque dans l'occupation du sol et sa mise en valeur, si ce n'est une transformation de l'état de la propriété. Un élément nouveau, l'orientation du trafic vers la vallée du Rhin et la Germanie, va amorcer le développement de l'agglomération de la rive droite qui tend alors à se poser en rivale de l'autre bourg.

Poitiers²² a cessé d'être une grande

(17) Et. DELARUELLE, *Mél. L. Halphen*, p. 185-192.

(18) P. COURCELLE, *ibid.*, p. 145-153.

(19) R. PESTART, *Ce qu'il faut savoir des origines et du passé de la ville d'Épinal*, Nancy, 1951.

(20) *Bull. trim. soc. acad. antiq. Morinie*, XVII, 1951, p. 449-470.

(21) M. ROBLIN, *R.E.A.*, LIII, 1951, p. 301-311; — DU MÊME, *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement et défrichement dans la civitas des Parisii*. Thèse, Paris, 1951.

(22) M. GÉRAUD, *Mél. L. Halphen*, p. 271-279.

ville depuis la seconde moitié du III^e siècle. Ses monuments ont servi de carrière pour la construction de l'enceinte sur la partie orientale du plateau, entre les vallées de la Boivre et du Clain, entourée par les ruines des thermes sur la partie orientale du plateau, des restes des arènes et des quatre cimetières, camp retranché flanqué dans la banlieue d'ouvrages défensifs et résidence du commandant des Tarifates et des Sarmates en Poitou. Le christianisme y marque sa forte empreinte et la vie s'organise, là aussi, dans les bas quartiers autour du baptistère Saint-Jean. Déjà la cathédrale occupe son emplacement actuel et un monastère sera fondé par Sainte-Radegonde, tandis que les basiliques de Saint-Hilaire de la Celle, de Saint-Savin deviendront des centres de pèlerinages. De ces deux exemples il est difficile de conclure de l'étroitesse du castrum à la faiblesse du peuplement. La ville close ne représente que la nécessité de posséder un refuge fortifié rapidement établi.

Jusqu'au V^e siècle, la vie se poursuivra à Arles dans son cadre ancien ²³. Au quartier de l'Aulure, entre l'angle Sud-Est du castrum et l'amphithéâtre, Saint Césaire construit, au IV^e siècle, une abbaye de religieuses. Au siècle suivant, l'épiscopat est transféré au forum. Un quartier chrétien se dessine, semblable à ceux de Djemila, de Timgad et de Salone, avec ses chapelles, ses oratoires, son baptistère, ses églises succédant à des temples païens. Le repliement est caractéristique. L'*ecclesia* qui n'est pas celle du couvent, mais la seule église de la cité au IV^e siècle, constitue dans l'abbaye une des parties d'une basilique triple vers la seconde moitié du V^e siècle, église abbatiale et, bien qu'interdite aux gens du monde, on s'y fait enterrer *ad sanctos*. D'abord pla-

cée sous le vocable de Notre-Dame, la cathédrale sera dédiée à Saint Étienne, et le nom de Saint Trophime associé à celui du protomartyr précisera le penchant du clergé à substituer une légende folklorique à l'hagiographie liturgique. Sa construction ramène aux temps de la splendeur de la cité sous le règne de Constance et le pontificat de Zozime. L'abside d'une église paléochrétienne ²⁴ a été dégagée à l'angle Sud-Est de la cité, empâtée dans un chevet à trois pans, décorée intérieurement d'une colonnade et de placages de marbres du IV^e siècle, au voisinage du vieux baptistère édifié à la périphérie, restes de la cathédrale du IV^e siècle ou de l'église abbatiale consacrée par Saint Césaire en 514.

Une nouvelle précision est apportée à la topographie chrétienne d'Auxerre ²⁵. Saint Germain n'ayant pas résidé à Lérins, on peut reconnaître dans l'*insula Aralanensis* le site du monastère fondé par le saint aux portes de la cité, peut-être à Orge-laine, un lieu-dit de la rive droite de l'Yonne.

Des constructions de caractère religieux ont été découvertes à Dixmouts (Côte d'Or) ²⁶, à Lescar (Basses-Pyrénées) ²⁷, et sous l'église des Templiers à Saint-Raphaël (Var) ²⁸ une crypte préromane. Au sujet de ces types de construction, J. Hubert ²⁹ remarque que durant l'époque mérovingienne les corps saints les plus vénérés, ceux de Saint Martin, de Saint Denis, de Saint Germain d'Auxerre, de Saint Julien de Brioude, n'avaient pas été déposés dans une crypte, mais sur le sol même de la basilique. Le but recherché par l'édification de cryptes plus vastes que

(24) DU MÊME, *Gallia*, VIII, 1950, p. 120.

(25) R. LOUIS, *Mél. L. Halphen*, p. 445-451.

(26) *Ann. Bourgogne*, XXIV, 1951, p. 82.

(27) B. G. ANDRAL, *Bull. soc. lettr., sc. et arts Pau*, XI, 1951, p. 27-31.

(28) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 128.

(29) J. HUBERT, *Mél. L. Halphen*, p. 351-357.

(23) F. BENOIT, *Cahiers archéol.*, V, 1951, p. 31-59.

les confessions des églises romanes, mais aux entrées plus étroites, pour y placer le tombeau du saint, est de rendre celui-ci plus difficilement accessible aux foules. D'autre part, le partage des reliques entre crypte haute et église basse permet de donner satisfaction à toutes les dévotions.

Le baptistère de Saint Jean à Poitiers ³⁰ a été plusieurs fois remanié : au IV^e siècle il faisait partie du groupe épiscopal. Reconstitué en son état actuel au VII^e siècle à usage de baptistère, il est alors éloigné de la cathédrale, car on a cherché à le reconstruire sur son emplacement primitif. Très différent des baptistères provençaux, il se rapproche du temple païen, mieux encore d'un tombeau antique, tel celui de Galla Placidia à Ravenne. À l'intérieur, la piscine octogonale est de forme classique. L'emploi du marbre de Saint-Béat, dans le décor des absidioles au VII^e siècle, témoigne de la réputation des ateliers pyrénéens. Des sondages au baptistère de la cathédrale de Nevers ont fait connaître la présence d'un drainage du VI^e siècle, destiné à combattre l'humidité du sous-sol ³¹, excluant l'existence d'une cuve baptismale au-dessous de ce niveau. Celle-ci était incluse dans un socle polygonal où elle a été retrouvée, de forme circulaire, légèrement évasée de bas en haut, le fond recouvert d'une dalle plate. Le socle appartient à une restauration du IX^e siècle. Les portes à encadrements de dalles plates sont contemporaines de l'édifice primitif.

Ce sont les découvertes et les fouilles dans les cimetières mérovingiens qui sont encore les plus nombreuses cette année : sarcophages paléochrétiens aux Aliscamps autour de Saint Honorat ³²; — sépulture

à Treixan (Aude), entourée d'une murette de galets roulés, avec tessons grossiers, cendres et charbons de bois ³³; — deux sarcophages brisés en pierre de Couze, près du presbytère d'Aymet (Dordogne) ³⁴; — sarcophage sur la route de Château-l'Ermitage à Saint-Biez-en-Belin (Sarthe) ³⁵; — nouveaux sarcophages à Vernon (Eure), rue Carnot dans l'axe de la rue Saint-Jacques ³⁶, et cinq inhumations avec ou sans cercueils de bois, appartenant au vaste cimetière qui s'étend jusqu'à la place de Paris, antérieur à la construction de la primitive église et du rempart; — sarcophages en place à Notre-Dame-de-l'Isle (Eure) dans le jardin de la cure et inhumation en pleine terre ou dans des cercueils de bois ³⁷; — squelette sans mobilier à Louviers (Eure), rue du Mûrier, dans un sarcophage en pierre de Saint-Leu, où d'autres sépultures avaient été trouvées antérieurement ³⁸; — tombes isolées dans le cimetière franc de Tournedos-sur-Seine (Eure), avec entourage de plâtre et mobiliers, plaques-boucles en fer, seramasaxe, couteau en fer ³⁹; — cimetière à Champigny-sur-Yonne et à Doltot, commune de Chiroy (Yonne) ⁴⁰; — plus de 350 tombes ont été fouillées sur la butte de l'Isle-Aumont (Aube) ⁴¹: les plus anciennes du V^e siècle au Nord, puis s'étendant jusqu'à l'église, sont disposées par rangées, tantôt en pleine terre, tantôt dans un sarcophage en matériaux de remploi ou dans un cercueil de bois. Du VI^e au VIII^e siècle le mode funéraire le plus fréquent est le sarcophage en pierre

(33) E. VAUTIER, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXVIII, 1951, p. 117.

(35) *La Province du Maine*, 2 sér., XXXI, 1951, p. 203.

(36) A.-G. POULAIN, *Bull. soc. normande ét. préhist.*, XXV., 1950, p. 50-51.

(37) *Ibid.*, p. 52-53.

(38) M. THIBOUT, *ibid.*, p. 58.

(39) A. DIVRY, *ibid.*, p. 58.

(40) *Ann. Bourgogne*, XXIII, 1951, p. 68.

(41) J. SCAPULA, *Gallia*, VIII, 1950, p. 81-84.

(30) *Ann. Midi*, 63, 1951, p. 122-125.

(31) F. BENOIT, *Gallia*, VIII, 1950, p. 119.

(32) Dr. SEGUI, *Bull. soc. d'ét. scientif. Aude*, LI, 1951, p. XXIV.

de Châtillon-sur-Seine à décor de stries horizontales ou de croix pattées. Les mobiliers ne sont que le complément de l'inhumation habillée et les boucles damasquinées apparaissent avec le ^{vii}^e siècle. La multiplicité des inhumations à l'intérieur d'un même sarcophage témoigne de la prépondérance de l'élément gallo-romain dans la population. Une zone dépourvue de sépultures, avec puits à eau, correspond à l'emplacement du monastère. Après sa destruction au ^{ix}^e siècle par les Normands, on continue à inhumer sur la butte sans ordre et en superposition. Les sarcophages en pierre sont remplacés par des cercueils de bois et les mobiliers sont rares. Sous les premiers Carolingiens, la butte redevient une place-forte; — 45 tombes à gauche de la route de Gyé-sur-Seine, à Loches-sur-Ource (Aube), contenant des mobiliers des ^{vi}^e-^{viii}^e siècles ⁴², à l'intérieur de vastes fosses, tantôt avec cercueils, tantôt avec recouvrement du corps par des mottes de terre gazonnées, traces de feux rituels; — cimetière à Hoërecourt (Haute-Marne), dans la plaine de la Marne, avec sarcophages et stèles à sommet arrondi, acrotères et croix de Saint-André, poteries à décors à la roulette ⁴³; — tombe près de la chapelle de Saint-Martin à Taulignan (Drôme) ⁴⁴ et à Crussols ⁴⁵; — 44 nouvelles sépultures à Curtil-sous-Burnand (Saône-et-Loire) contenant des plaques richement ornées ⁴⁶; — sarcophages avec poisson dans l'église de Cheminot (Moselle) ⁴⁷.

(42) DU MÊME, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 143-151.

(43) V. STCZEPINSKI, *Cahiers Haut-Marnais*, 1951, p. 103-107.

(44) *Bull. soc. d'archéol. et de statisq. Drôme*, LXXI, 1951, p. 249.

(45) J. SAUTEL, *Gallia*, VIII, 1950, p. 134.

(46) M. LAFOND, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 62-63; — P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VIII, 1950, p. 153.

(47) *Les cahiers lorrains*, 1951, p. 22.

On commence à étudier les centres de fabrication des sarcophages non décorés, dont les emplacements sont précisés par la toponymie moderne ⁴⁸, Les Serqueux, Cercoux, Cercueil, Sercœur, Sarcus, Sercus. A Quarré-les-Tombes (Yonne), la centaine de cuves vides trouvée autour de l'église représente le stock d'un immense dépôt. Les entrepreneurs prenaient à leur charge l'extraction des blocs de calcaire, dont une carrière utilisée dans ce but a été reconnue à proximité des grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne) près de la fontaine de Saint-Moré ⁴⁹.

Dans les sites funéraires, on constate, et cela dès la fin du ^{iv}^e siècle, un amenuisement du mobilier funéraire qui n'est plus qu'un accessoire de l'inhumation habillée, ou l'expression d'un rite païen en voie de disparition sous l'action du christianisme ⁵⁰. Quant à l'inhumation en terre bénie par l'église, dans les cimetières s'étendant autour des édifices du culte, elle repose sur la conviction que le corps du trépassé est sanctifié par la grâce divine et, comme le croyaient aussi les zéloteurs de Mithra, destiné à ressusciter, ce qui exclut toute idée de souillure. C'est pourquoi on inhumait sans scrupules même à l'intérieur des églises. De même que d'autres rites chrétiens, celui-ci a ses antécédents dans les cultes mystiques chrétiens. Le dépôt des cendres dans un téménos consacré à une divinité secourable a précédé l'inhumation en terre bénie par l'église ⁵¹. La présence de feux rituels allumés sur ou au voisinage de la tombe, est encore une survivance du paganisme qui n'est pas sans rapport avec le rite de

(48) P. LEBEL, *Rev. archéol. Est*, II, 1951, p. 166-171.

(49) A. LEROI-GOURHAN, *Gallia*, VII, 2, 1949, p. 247.

(50) E. SALIN, *C.R.A.I.*, 1951, p. 123-128.

(51) W. VOLGRAF, *Mém. présentés par divers sav. à Acad. Insc. et B.-L.*, XIV, 2^e part., 1951, p. 395-396.

l'incinération (inhumation partielle et feux rituels au Totenberg, à Heidenheim, Wurtemberg). Bien que rare, le rite de l'incinération n'a pas été inconnu du monde mérovingien, où il apparaît en Grande-Bretagne, plus exceptionnellement en Gaule septentrionale⁵².

Une contribution importante à l'étude de la symbolique du Haut Moyen âge est donnée par un mémoire pour le diplôme d'études supérieures d'histoire, présenté devant la Faculté des Lettres de Toulouse par Jean Boube, *Le chrisme en Gaule et son évolution*, inventaire pratiquement complet de tous les chrismes antérieurs au XII^e siècle, avec essai de datation, classement morphologique et géographique⁵³.

Une fibule a été trouvée dans le cimetière mérovingien de St-Aubin-sur-Halgot (Calvados)⁵⁴, et une description exacte a été donnée de boucles en fer damasquiné de Boussières (Doubs) : Daniel entre les lions, caractérisé comme sur la plaque-boucle du Gras Châlet (Suisse) par les proportions démesurées de la tête du héros⁵⁵.

On a beaucoup discuté sur le mode d'utilisation de la francisque, à la fois

arme de guerre et outil de campagne, dont le tranchant fait avec l'axe du manche un angle pouvant atteindre 125°. Partant de ces données, A. Thouvenin⁵⁶ reconstitue un exemplaire de la francisque et retrace par des graphiques les gestes nécessités par le maniement de la hache de jet.

Trouvé près de l'épaule droite du squelette, dans une sépulture en terre libre, le casque de Trévières (Hainaut) se rattache à la série qui a pour prototype le casque de Baldenheim. Mais l'exemplaire belge ne porte aucun décor et sa calotte métallique devait être recouverte de cuir. C'est une arme de combat, forgée par un artisan pour un guerrier déterminé, et non un casque de parade. Il n'est pas alors nécessaire de rechercher, pour cet objet, une origine orientale. On connaît, en effet de nombreux textes mentionnant le *cassis*, casque de fer, et la *galea*, casque de cuir. Ce dernier modèle est connu dès le Bas-Empire (casque de cuir de Monceau-le-Neuf) et le casque de Trévières se rattache à ces fabrications⁵⁷.

Musée des Antiquités Nationales.

Décembre 1952.

Raymond LANTIER.

(52) E. SALIN, *Mél. L. Halphen*, p. 637-640.

(53) J. BOUBE, *Rev. hist.*, CCVI, 1951, p. 181.

(54) F. RAULT, *Bull. soc. antiq. Normandie*, LI, 1948-1951, p. 406.

(55) E. SALIN, *Rev. hist. Lorraine*, 87, 1950,

(56) A. THOUVENIN, *ibid.*, p. 23-28.

(57) G. FAIDER et A. FRANCE-LANORD, *Rev. belge d'archéol. et d'hist. art*, XX, 1951, p. 265-272.